NARODNA IN UNIVERZITETNA KNJIŽNICA
DS 153 224
/1
COBISS O

L'ILLYRIE

ET

LA DALMATIE.

IMPRIMERIE DE LE NORMANT, RUE DE SEINE.

Wende.
Slavon.
Illyrier.

L'ILLYRIE
ET LA DALMATIE,

OU

MŒURS, USAGES ET COSTUMES DE LEURS HABITANS ET DE CEUX DES CONTRÉES VOISINES.

TRADUIT DE L'ALLEMAND,

DE M. LE DOCTEUR HACQUET,

PAR M. BRETON.

Augmenté d'un Mémoire sur la Croatie militaire; orné de trente-deux planches, dont vingt-quatre d'après les gravures de l'ouvrage allemand, et huit d'après les dessins originaux inédits.

TOME PREMIER.

PARIS,

NEPVEU, LIBRAIRE, PASSAGE DES PANORAMAS, N° 26.

1815.

153224

153224

N 562/1974
19740562

AVERTISSEMENT.

—

En ajoutant la description de l'Illyrie à une collection déjà assez nombreuse (1), pour la rédaction de

(1) Les ouvrages qui la composent sont :

La Chine en miniature, d'après la correspondance non encore imprimée des missionnaires, et les dessins originaux inédits du cabinet de M. Bertin, ministre secrétaire-d'État. Six vol. *in*-18, ornés de 108 planches.

Les Mœurs des Othomans, et Abrégé de leur histoire, par A. L. Castellan, avec des éclaircissemens par M. Langlès, de l'Institut. Six vol., *in*-18, ornés de 72 pl., gravées en partie d'après les dessins originaux faits sur les lieux par M. Castellan.

La Russie, d'après les voyages de Ker-Porter, Clarke, etc. Six vol. *in*-18, ornés de 111 planches, d'après les gra-

laquelle je me fais gloire d'avoir eu des collaborateurs tels que MM. Lan-

---

vures de l'ouvrage anglais, et les dessins originaux de M. Sauerweid, peintre russe.

L'Egypte et la Syrie, par MM. Breton et Marcel. Six vol. *in*-18, ornés de 84 pl., dont une partie d'après les dessins originaux inédits de MM. Marcel et de Rosset, et l'autre d'après l'ouvrage de L. Mayer.

L'Afrique, par M. R. G. V. Quatre vol., *in*-18, ornés de 47 planches, gravées en partie d'après les dessins originaux de l'auteur, qui a long-temps résidé au Sénégal avec M. le chevalier de Boufflers.

L'Espagne et le Portugal, d'après les ouvrages français et étrangers les plus récens, par M. Breton. Six vol. *in*-18, ornés de 54 planches représentant 12 vues, et plus de 60 costumes différens.

L'Illyrie et la Dalmatie. Deux vol. *in*-18, ornés de 32 pl.

Voyage pittoresque à la Mekke, dans l'Inde et en Perse, traduits de l'anglais et du persan, par M. Langlès. Cinq vol. *in*-18, ornés de 20 gravures, dont 16 grandes.

En tout 41 volumes et 444 planches.

glès, Castellan et Marcel, directeur de l'imprimerie royale, l'Editeur a été principalement déterminé par l'élégance et la singularité des costumes dont l'extrême exactitude lui a été confirmée par des témoins dignes de foi.

Les planches tirées de l'ouvrage original de M. Hacquet ont été augmentées de plusieurs, d'après des dessins inédits. Cette addition importante nous a été fournie par une personne qui occupoit dernièrement une place distinguée dans l'administration des Provinces Illyriennes.

Nous devons à l'obligeance de cette même personne la communication de mémoires sur la Croatie militaire, dont l'extrait ne sera pas

le chapitre le moins précieux de cet ouvrage. En effet, on ne trouve rien de semblable, ni surtout d'aussi détaillé dans les relations qui ont paru jusqu'à ce jour.

Nous ne dissimulerons pas les obligations que nous avons à l'ouvrage allemand du docteur Hacquet; mais nous nous sommes afforcés d'accommoder au goût des lecteurs français un texte un peu aride, et qui pèche par un plan méthodique à l'excès. Nous y avons ajouté diverses particularités curieuses, extraites de l'excellent ouvrage de M. Fortis, et du Voyage pittoresque de Cassas, où malheureusement un style emphatique gâte trop souvent d'excellentes observations.

INTRODUCTION.

—

Les Wendes, Vénètes ou Slaves qui se firent connoître d'abord en Europe sur les frontières de l'Italie, du côté du Tyrol et de la Carniole, se sont peu à peu étendus dans la Rhétie, ou pays des Grisons, dans la Souabe, et peut-être jusqu'en Franconie. Il occupe aujourd'hui tout l'espace compris entre les pays que nous venons de nommer, et la rive orientale de la mer Adriatique, vers

l'Albanie d'un côté, et au nord jusqu'à la mer Glaciale. Ce sont les descendans des anciens Slaves qui ont pénétré dans le Kamtschatka, peuplé les îles Aleutiennes, et abordé peut-être le continent de l'Amérique septentrionale.

La population de la Russie, d'une partie de la Turquie et des domaines de la maison d'Autriche est presque entièrement composée de Slaves.

L'empereur Charles IV, au commencement de son règne, fit dans la fameuse *Bulle d'Or*, chapitre 23, des dispositions expresses, pour que tous les électeurs fussent tenus d'apprendre la langue slavonne, voulant apparemment la rendre universelle.

L'immortel Joseph II crut devoir lui-même, en prenant le timon de l'Empire, adresser à son ministre la question de savoir lequel du slavon ou de l'allemand devoit être dans son Empire l'idiome dominant.

La préférence resta à la langue allemande.

Le nom que le peuple moderne préfère est celui de *Slavenzi* ou *Slavin*, c'est-à-dire glorieux.

Tous les historiens conviennent que les Slaves, Vénètes ou Sarmates habitoient dans l'origine les bords du Tanaïs, du Palus-Méotides et du Bosphore Cimmérien, contrées qui sont à l'est de l'Illyrie et de la Dalmatie.

Leur genre de vie, leur habillement, et en général leurs coutumes ressemblent beaucoup à ceux des Tartares et des nations du Caucase.

Le caractère des Slaves, en général, est une intrépidité singulière. Ceux du midi, les Dalmates, étoient autrefois signalés par leur cruauté; leurs descendans s'en ressentent encore, et l'on sait que la férocité se trouve communément beaucoup plus parmi les hommes du midi que parmi ceux du nord. Sobres et patiens, ils courberoient avec docilité sous le joug du plus affreux despotisme, faute de se faire idée d'un meilleur gouvernement; ils ont cependant plus de gaîté que les Alle-

mands. Il n'est point d'hommes qui chantent autant, ni d'aussi bon cœur que les Russes ; il n'est point de nation qui, sans culture, ait autant d'aptitude à la poésie que les Illyriens.

Le Slave est frugal, plein de générosité, et il exerce l'hospitalité avec un plaisir extrême. Il est, comme la plupart des Asiatiques, d'une malpropreté excessive, quoiqu'il aime passionnément les bains. La cause de cette saleté vient de ce que les Slaves habitent des maisons trop étroites. Souvent, plus d'une famille couche dans la même hutte, ou dans la même chambre, et au milieu des ordures.

Les outrages les plus violens n'excitent point ces hommes à la vengeance, du moins, s'ils ont le temps de la réflexion. Ils sont d'une bonté flegmatique, comme tous les peuples du nord. La mort, elle-même, ne les effraie point; ils semblent mettre en pratique ce proverbe des Indous: Qu'il vaut mieux être assis que debout, dormir que veiller, et que la mort même est préférable à l'existence, attendu que rien n'en trouble la paix.

Le vol est malheureusement connu des Slaves, comme des autres nations; mais il leur est moins familier qu'à des peuplades plus rapprochées de l'état de nature. Ce délit s'exerce d'ailleurs presque toujours sur des

objets d'une valeur médiocre, sur des fruits et sur d'autres choses bonnes à manger.

Les Slaves partagent avec bien d'autres nations cette passion pour les liqueurs spiritueuses, dont ne sont pas tout-à-fait exceptés les peuples auxquels la religion en interdit l'usage.

Les qualités corporelles de ce grand peuple, qui étoit connu sous les noms de Slaves, Wendes ou Vénètes, de Gètes, de Jazyges, d'Antes et de Serbiens, diffèrent beaucoup, selon le climat qu'habitent ses diverses ramifications. Les Russes et les Tschèques, ou Bohêmes, sont petits et trapus, tandis que les Illy-

riens, les Croates et les Polaques sont d'une taille élancée, ou d'une stature bien proportionnée. Les qualités des eaux ont la plus grande influence sur la beauté et les formes des peuples; il en est de même du climat, des alimens et des habitudes physiques ou morales.

Les différentes races de Slavons se distinguent par des caractères particuliers. On en jugera par les profils ci joints. (*Voyez le frontispice.*) Le Slavon est un Sauromate du nord des monts Krapacks. Le Wende est un descendant des anciens Japides. L'Illyrien est un habitant de la Croatie.

L'ILLYRIE

ET

LA DALMATIE.

RELIGION

DES ILLYRIENS EN GÉNÉRAL.

—

Les Slaves sont peu éclairés sur la religion, cette base de l'édifice social. Ils aiment les fêtes comme tous les peuples qui ne possèdent rien ou presque rien, et qui, asservis aux

volontés d'un maître, ne travaillent point pour eux-mêmes. Pleins de respect pour les cérémonies de leur culte, ils les pratiquent le plus souvent sans y rien comprendre, et sans conviction. Chez eux, comme chez tous les peuples ignorans, les prêtres se font passer pour des prophètes. Leurs prédicateurs, au lieu d'exposer des maximes d'une saine morale, se bornent à des déclamations, à des menaces de l'Enfer, en un mot à des discours à la portée des gens du commun. Ils sont loin d'avoir pour Dieu lui-même le respect qu'ils ont pour les saints : cela est vrai, surtout, de ceux qui suivent le rite grec. Il en résulte des bénéfices considérables pour les prêtres. Les hommes ou les troupeaux sont-

ils attaqués de maladies graves, les autels se couvrent aussitôt de riches offrandes. Mais l'intérêt que trouvent les prêtres à accréditer de pareilles superstitions est fort préjudiciable à la santé des habitans. Les pauvres villageois, au lieu d'avoir recours à des remèdes salutaires, emploient des exorcismes et des cérémonies plutôt magiques que pieuses, afin de détourner une pernicieuse influence ou le sort que des méchans ont jeté, disent-ils, sur eux-mêmes ou sur leur bétail. Le culte des images (car ils ne se bornent point à les honorer), est général parmi les Illyriens ; ils font des pélerinages auprès de celles qui passent pour avoir le don des miracles, et souvent, plus ces images

sont difformes, plus elles obtiennent de confiance de la part d'un peuple qui a cependant reçu le baptême. On ne sauroit se figurer avec quels détails licencieux leurs peintres représentent les scènes de l'Enfer ou du Purgatoire.

Homme de Geilthal.

HABITANS

DE GEILTHAL, OU SILAUZI.

—

Les Silauzis sont une tribu des Slaves qui se sont étendus vers l'orient de l'Europe et près de la rivière *Sila*, d'où ils ont tiré leur nom. Ce mot signifie dans leur langage rivière de la force : on l'appelle Geil en allemand, et de là est venu le nom de Geilthal ou vallée de la Geil, que l'on donne à ce district. Cette vallée assez étroite se trouve entre les mon-

tagnes de la Carniole; elle a cette dernière contrée au midi, la Carinthie au nord, et la Styrie à l'est; la population s'est répandue le long de la Drave, sur les frontières de la Croatie.

Les habitans de Geilthal sont grands, élancés et d'une figure agréable; leur teint est basané, et ils ont les cheveux très-noirs.

Ceux qui sont établis près des montagnes calcaires, n'ont point de goîtres, tandis que ceux établis plus au nord, sont sujets à cette infirmité, ainsi qu'au crétinisme, qui consiste dans l'affoiblissement de toutes les facultés physiques et morales.

Ils sont pieux, mais ne portent point leur dévotion à l'excès. Les

pélerinages qu'ils font volontiers au Laschariberg (le mont *Usharié* en langue slave), sont plutôt l'effet de l'habitude que de l'enthousiasme. Cette montagne sacrée sur laquelle on a bâti une église où se trouve une image miraculeuse de la Vierge, est souvent un rendez-vous de plaisir. Les jeunes gens des deux sexes, après avoir consacré une couple d'heures à faire les stations prescrites le long de la montagne, en descendent en moins de vingt minutes par la pente la plus escarpée; ils se laissent glisser sur une simple planche, d'après le procédé qu'on appelle au Mont-Cénis, *se faire ramasser.*

Ce genre d'amusement n'est pas sans dangers, mais on se fie à l'habi-

leté d'un conducteur qui vous dirige par plusieurs détours sinueux, sur les flancs de la montagne, en évitant les précipices avec une adresse infinie.

Cette heureuse peuplade se livre à une gaieté inépuisable. Les jours de fêtes, au sortir de l'église, on forme des danses, et l'on se régale sur le gazon. Les femmes se préparent à la danse la veille en se lavant et purifiant tout le corps; les filles se frottent les jambes et les cuisses avec de la paille et de la grosse toile, et elles y mettent tant d'ardeur que le lendemain ces parties inférieures de leurs corps paroissent toutes rouges: je dis *paroissent*, car il est peu de spectateurs aux yeux desquels leurs jambes ne soient point exposées, attendu que leurs jupes sont extrê-

mement courtes, et qu'elles dansent en faisant des bonds et des sauts prodigieux. Bien loin d'en éprouver de la honte, elles semblent, au contraire, prendre plaisir à laisser voir ce que la décence ne permet pas de montrer chez les autres nations civilisées.

Les danses de ces peuples consistent en différens sauts, et l'on change plusieurs fois de danseuse. La femme ôte à plusieurs reprises le chapeau de son partenaire, et le lui remet sur la tête avec beaucoup de vivacité. Les hommes chantent pendant la danse leurs chansons nationales qui sont dépourvues d'harmonie, et renferment quelquefois une indécence extrême dans les expressions.

Les instrumens dont ils s'accompagnent sont le *gosle*, espèce de violon, la cymbale, et une mauvaise basse : souvent une seule cornemuse (*duda*) compose tout l'orchestre.

Les cérémonies des mariages sont à peu près les mêmes qui s'observent dans la Carniole, et qui seront décrites plus bas. Les habitans de Geilthal se marient volontiers hors de leurs villages, et vont chercher au loin l'objet de leur amour. Quand le jour fixé pour l'union est arrivé, le marié va chercher à cheval sa prétendue, la fait asseoir devant lui sur sa monture, et la conduit ainsi à l'église. Il y a toujours dans le bal qui accompagne la noce une principale danseuse, qui se distingue des autres par la multitude des rubans

disposés dans ses cheveux. Quoique les repas durent deux jours, on n'y fait aucune profusion inutile.

Ils se livrent peu aux travaux de l'agriculture; ils sont découragés sans doute par les influences pernicieuses de leur climat; souvent un printemps trop tardif, un hiver prématuré, ou un été orageux nuisent à leurs récoltes : aussi les hommes préfèrent-ils à la condition de cultivateur, celle de muletier ou de voiturier, et leurs femmes vont se mettre au service dans quelques petites villes des environs. Ils font sécher leurs grains en les disposant en plein champ sur des échafaudages carrés qu'ils appellent *kosonz*.

Le costume de ces habitans est

original ; mais il étoit plus bizarre autrefois qu'il ne l'est aujourd'hui.

Les hommes (*Voyez la planche page* 5) ont les cheveux courts ; les chapeaux pointus de couleur verte ou noire, deviennent de jour en jour plus rares parmi eux ; on leur voit plus communément des chapeaux à forme très-basse, qui sont de feutre en hiver et de paille en été. Ils ne portent autour du col qu'une fraise plissée (*pramesh*) cousue à la chemise. Leur gilet (*hlebz*) est de couleur rouge ; il tient par des bretelles à un pantalon vert, et ils portent par-dessus une veste brune. Leur habillement d'hiver est de peau de mouton, et s'appelle *kosmata ;* le pantalon ne descend que jusqu'à mi-jambe ; les bas sont de

Femme de Geilthal

laine blanche, et ils ont des bottines ou souliers d'écorce appellés *opanké*.

Les femmes (*Voyez la planche*) laissent flotter leurs cheveux en longues tresses ; les filles y entremêlent des rubans de soie ou de laine rouge. La coiffure des femmes mariées est une espèce de petit bonnet rond, peu différent des cornettes que portoient en France, il y a peu d'années, les femmes d'artisans. Ce bonnet consiste en deux barbes qui se rattachent par derrière ; il est quelquefois serré en-dessus avec un ruban noir.

Elles portent de plus un collier de verroteries imitant le corail, et une large collerette de mousseline à plis très-fins. Leur camisole est ordinairement rouge ; la jupe et le

tablier sont bleus avec des bordures tranchantes : de larges manchettes pendent à la hauteur du coude ; en hiver, elles ont par-dessus tout cela un manteau de couleur brune.

Rarement leurs jupons descendent jusqu'au bas de la jambe ; c'est le costume le plus leste et celui qui convient le mieux à des montagnardes. Leurs bas sont de laine blanche ou de couleur ; les souliers sont attachés avec des rubans ou des courroies ; leur taille est serrée d'une ceinture de peau noire, garnie de petites plaques de cuivre, et à l'extrémité de laquelle pend un couteau fermé. Il est rare que les Illyriennes portent des chapeaux, à moins qu'elles n'y soient forcées par la pluie ou par l'ardeur

du soleil ; le plus souvent elles les tiennent suspendus à leur bras par un cordon.

C'est des paysans illyriens, et particulièrement de ceux de Geilthal, que le théâtre italien a emprunté le costume de quelques uns de ses bouffons. L'habillement de l'homme que nous venons de rapporter assez fidèlement, a quelque analogie avec divers personnages burlesques des anciennes parades.

Dans ce pays on ne vit guères que de végétaux, et l'on mange fort rarement de la viande. Les seules liqueurs enivrantes qu'ils se permettent, sont un peu de vin et une sorte de bière que son amertume rend fort désagréable aux étrangers.

On brasse cette dernière boisson

en jetant des pierres rougies au feu dans de grandes cuves où se trouve de la drêche étendue de beaucoup d'eau : ensuite on la fait bouillir ; on dépose les pierres dans une cour en attendant une autre occasion de s'en servir : là, elles sont exposées à recevoir toutes sortes de malpropretés. Or, c'est un motif de plus pour que les étrangers s'abstiennent d'un pareil breuvage.

HABITANS

DE LA CARNIOLE.

—

Le nom de Carniole (en allemand *krain*) vient du mot slave *krai*, lequel signifie les hommes de l'extrémité; cela dénote qu'ils sont les plus occidentaux de tous les Slaves: ils s'étendent en effet jusqu'à la mer Adriatique.

Les Carnioliens sont aussi désignés sous le nom de *Garenzi*, ou les Montagnards, à cause de la nature du pays qu'ils habitent. Leurs mon-

tagnes ont reçu jadis le nom d'Alpes Juliennes. Il se trouve néanmoins vers le midi, au milieu de ces hautes montagnes, deux plaines dont l'une est aride et l'autre marécageuse : on n'y voit aucun village.

Les naturels de la Carniole donnent à leur pays le nom de Krainska-Deshela; ils sont grands et bien faits; les femmes se distinguent par la fraîcheur de leur teint auquel des cheveux noirs comme le jais, et des yeux d'une vivacité extrême donnent encore plus d'éclat. Ils sont gais, alertes, et vivent très-frugalement. Ils jouissent d'un air pur, et ne boivent guères que de l'eau qui s'écoule par mille canaux secrets de leurs hautes montagnes couvertes de neige et de glaces pendant la plus

grande partie de l'année : leur nourriture consiste presqu'entièrement en farine de blé sarrasin; cependant l'usage du pain ne leur est pas étranger. Ils font une sorte de bouillie avec la farine de sarrasin; et quand elle a acquis une certaine consistance, ils y mêlent du beurre, du lard, ou bien du lait et du sel. Ce mets que l'on appelle *sterz* dans le pays, est fort substantiel. Ils font aussi de la *choucroute* avec des choux aigris, et emploient les navets à la même destination. Ils enlèvent la peau de ces racines, et les font sécher, afin d'en avoir toute l'année.

Ils consomment peu de viande, et encore moins d'eau-de-vie. Leurs voisins, au sud et à l'est, cultivent

des vignes : le vin n'est pas hors de la portée de ceux qui jouissent de quelque aisance.

Ils habitent presque tous des cabanes de bois, comme les Slaves, leurs ancêtres. Ce n'est pas qu'on ne remarque dans les villages de la plaine, quelques maisons en pierres; mais dans les montagnes ce sont presque toujours de misérables huttes isolées, percées d'une petite fenêtre, ou plutôt d'une lucarne pour laisser passage à l'air extérieur, et à travers de laquelle on a de la peine à avancer la tête. Ces cabanes semblables à celles des Russes, consistent en troncs de pins superposés. Quelquefois les arbres sont entiers, quelquefois ils sont coupés en deux. Il y a aux quatre coins de grosses

pierres qui servent de fondations. Les intervalles des pièces de bois sont bouchés avec de la mousse, et quelquefois recrépis de chaux. L'intérieur en est échauffé avec des poêles, et l'on n'y fait point usage de cheminées.

Si les villages sont mal bâtis, en revanche les églises sont très-propres, fort solides, et même d'une architecture élégante; on n'épargne rien surtout pour la beauté du clocher. Ce n'est pas assez d'une église pour un village; souvent sept, huit ou neuf temples appartiennent à la même commune. Ils sont situés sur des montagnes à une lieue de distance, et sont consacrés à différens saints; mais on ne visite ces églises tout au plus qu'une fois dans l'année.

Il n'y a point de presbytère attaché à ces églises des montagnes : les prêtres qui vont y célébrer le service divin, sont obligés d'apporter à chaque fois tous leurs ornemens. Les jours de ces fêtes solennelles sont, pour les paroissiens, des occasions de bonne chère et de réjouissances. Des traiteurs ambulans s'établissent sous des tentes et des cabanes de verdure. Après l'office, on se met à danser, à boire, et le désordre se prolonge fort avant dans la nuit.

La fondation de ces églises superflues est pour les gens de campagne un fardeau très-considérable. Les curés ne cessent d'exhorter leurs paroissiens à se cotiser pour bâtir une nouvelle chapelle.

En hiver, lorsque les monta-

gnards n'ont rien à faire, six ou huit jeunes garçons se réunissent, et vont faire la quête comme des Bohémiens, ayant à leur tête un méchant ménétrier. Partout où ils passent, ils mettent les gens aisés à contribution, et font danser les filles. L'argent qu'ils extorquent par leurs importunités, est destiné, en apparence, à un pieux usage; mais, comme il faut que les quêteurs vivent sur les produits des aumônes, il n'en reste à peu près rien; ajoutez à cela qu'ils sont continuellement ivres, et qu'il est impossible qu'il ne s'élève point de querelles.

Les superstitions ridicules qui règnent encore chez ces peuples, sont celles qui existoient au septième siècle, lorsque les moines exerçoient

la médecine, lorsqu'ils employoient pour guérir des maladies de l'eau bénite ou consacrée, des reliques de bienheureux, des rosaires et toutes sortes d'amulettes.

Le docteur Hacquet qui y passa plusieurs années en qualité de médecin, eut à lutter contre une multitude de préjugés, et courut les plus grands périls. Les évêques, et leurs subordonnés, le menaçoient de tous côtés. On forçoit les moines à prêcher contre lui, à le qualifier d'athée ou de mécréant.

Il voulut élever un amphithéâtre d'anatomie; le peuple fut assez sot pour s'imaginer que son projet secret étoit d'y égorger tous les hommes à cheveux roux dont il pourroit s'emparer, afin d'en vendre le sang

à un ex-jésuite de la capitale, lequel s'en servoit pour faire de l'or. Il existoit en effet dans cette ville un prêtre qui dépensoit des sommes d'argent énormes pour parvenir à fixer le mercure.

Les bruits qui se répandoient à ce sujet devinrent si fâcheux, que M. Hacquet fut obligé de changer de nom pour continuer ses voyages en Illyrie; personne ne vouloit le reconnoître pour orthodoxe, quoiqu'il fût bon catholique : on le montroit au doigt comme un *luthérien;* ces gens-là ne connoissent point d'autres sectes, et cette dénomination dans leur idée est synonyme de celle de païen.

La malheureuse confiance de ces peuples dans leurs saints, a occa-

sionné à la ville de Laybach, en 1774, la perte de plus de quatre cents maisons. Il éclata alors un incendie dont il eût été facile d'arrêter les progrès, mais une populace stupide se contenta d'invoquer saint Florien; et quoique l'église du Saint même eût été entièrement réduite en cendres, cela ne diminua rien de la confiance qu'on avoit en lui.

Les principales fêtes des habitans de la Carniole, sont les dédicaces d'églises, les mariages, les pélerinages et les feux de joie de la Saint-Jean; ils n'ont point d'amusemens populaires. Leurs chansons composées en un patois grossier sont aussi pauvres d'idée que de style; ils ignorent l'art des modulations. Le violon, la basse, la cymbale et des

flûtes d'écorce composent tous leurs instrumens de musique ; ils mettent dans leurs danses la même vivacité que leurs voisins de Geilthal.

C'est en hiver, et dans les veillées que les jeunes gens à marier font connoissance. L'éclairage des chaumières où les voisins et voisines se rassemblent n'est pas coûteux ; on n'y brûle qu'une torche de sapin, ou une simple chandelle, pour éclairer dix à douze fileuses.

Chacune d'elles, en faisant tourner son rouet, s'entretient avec son amant qui est auprès d'elle, et l'on égaie la soirée par le récit d'histoires plaisantes. Les femmes réduisent en fils non-seulement le lin et le chanvre, mais les tiges de l'ortie, *urtica dioica*. Elles préparent

cette dernière plante à la manière des Baschkirs, des Ostiaques et autres peuplades de la Sibérie.

Lorsqu'un jeune homme de la Carniole veut se marier, il envoie ordinairement vers sa prétendue un messager appelé *sunbazhi*. Si la proposition convient, un autre entremetteur, *shenen*, se charge des négociations relatives à la dot; lorsque tout est d'accord, on se fait de part et d'autre de petits présens. Après les fiançailles, les convives sont invités par le conducteur et la conductrice de l'épouse, le *drug* et la *drushiza*. Le jour des noces, un vieillard, *starashina*, se rend à la maison de l'époux, et c'est lui qui va chercher la mariée à la tête d'une bande nombreuse qui joue de divers

instrumens, et tire des coups de pistolet.

La mariée est superbement parée; des fleurs de romarin et des rubans de toutes couleurs sont arrangés dans ses cheveux. Après la bénédiction nuptiale on se met à un repas que le starashina a eu soin de faire préparer. Auprès de lui sont assis le marié, la mariée, la *téta* ou mère de la mariée, puis la conductrice et le conducteur de l'épouse.

C'est le starashina qui dirige tout, qui fait distribuer les mets aux convives, et en un mot se charge de tous les honneurs.

Dans beaucoup de mariages, pendant le premier repas, on danse, on joue du violon, et des farceurs divertissent les convives.

Quelquefois on apporte vers la fin du festin une galette énorme que l'on appelle *pogazha*. Il est plus commun aujourd'hui de faire venir un grand plat tout couvert de gâteaux roulés et au beurre (*strukli*). Ces gâteaux sont placés devant un homme qui représente le cuisinier : on fait autour de lui un grand vacarme avec des fourgons, des casseroles, et autres instrumens de cuisine, comme si l'on vouloit l'empêcher d'en faire la distribution aux gens de la noce : cependant le prétendu cuisinier s'acquitte de ses fonctions avec un grand flegme ; il arrange les gâteaux sur une table où chacun va en prendre une portion dans son assiette, mais en laissant sur un plat à part quelque monnaie pour le cuisinier.

On voit ensuite paroître un musicien avec une assiette où est placé un verre de vin orné de romarin. Il fait le tour de la table et offre à boire à chaque convive ; pendant que chacun boit, le musicien joue un air sur son violon, et sa peine est récompensée par quelque argent qu'on laisse sur son assiette.

Quand tout le monde a suffisamment mangé, la mariée est conduite à la maison conjugale, au son de la musique, par toutes les personnes de la noce. Le cortége continue de courir pendant la nuit ; il se rend à la maison de la mère de l'épouse, et dans d'autres lieux ; partout où il s'arrête, on danse, et l'on fait à Bacchus de copieuses libations. Quand les mariés ne sont pas tout-

à-fait dans l'indigence, la noce dure trois jours, et même davantage. Si l'un des deux mariés est veuf, et surtout lorsque c'est une femme qui passe à une seconde noce, au moment où le cortége se rend à l'église, la populace vomit toutes sortes d'injures; elle fait sur son passage un charivari continuel avec des poêlons, des tenailles, des fourgons et autres instrumens de fer.

L'accouchement est pour les femmes de la Carniole une affaire peu embarrassante. Autrefois l'ignorance des sages-femmes coûtoit fréquemment la vie à la mère ou à l'enfant.

Dans les cas d'accouchemens contre nature, l'enfant étoit quelquefois estropié pour toute sa vie.

Quoiqu'il y ait dans toutes les villes et dans les villages des sages-femmes qui sont ordinairement âgées, et que l'on appelle *babza* ou *grand'mère*, il périt encore beaucoup de malheureuses dans l'enfantement, par suite de la précipitation qu'elles mettent dans le travail. Le préjugé le plus funeste et le plus destructeur consiste à donner à une femme en travail, beaucoup de vin, sous prétexte de lui rendre des forces.

Le baptême des enfans a lieu le huitième jour après leur naissance, et devient aussi l'occasion d'une fête. Autrefois c'étoit l'usage de donner plusieurs parrains à un même enfant : il est encore dans les montagnes des endroits où l'on en invite jusqu'à quatre ; tous font leurs pré-

sens à l'accouchée, et contribuent au festin qui accompagne la cérémonie.

Les funérailles sont très simples. Dans plusieurs villages on donne, après la semaine consacrée au deuil, un grand festin appelé *Sedmina*, c'est-à-dire, le repas du septième jour, du mot *sedem*, sept. On ajourne le repas, et par suite, les prières de l'église, après le carême, pour ceux qui sont morts dans ce temps d'abstinence.

Les habitans de la Carniole se reposent presque entièrement sur la bienfaisante nature, du soin de pourvoir à la subsistance de leur bétail. Leurs étables sont misérables et malpropres; l'on ne songe point de tout l'hiver à en enlever le fumier. Dans un pays où le sol le plus maigre

fournit deux récoltes par année, les engrais sont extrêmement précieux. La plupart des cultivateurs ont plus de bœufs et de vaches qu'ils n'en peuvent raisonnablement nourrir, afin de se procurer une plus grande quantité de fumier, ne réfléchissant pas que deux bonnes vaches bien nourries sont, sous ce rapport, d'un produit plus avantageux que quatre pauvres animaux qu'on laisse mourir de faim. De là résulte aussi qu'en hiver, des vaches aussi mal soignées ne donnent guère de lait, et qu'au printemps elles se trouvent exposees à diverses maladies.

On voit souvent en Illyrie, sur le courant majestueux de la Save, des radeaux qui rappellent ceux des

Egyptiens. Ce sont des vases d'argile, placés l'ouverture en bas, et solidement attachés. Des hommes peuvent voguer en toute sûreté sur ces embarcations singulières.

L'éducation des abeilles est suivie avec beaucoup de soin et de succès, dans la Carniole. Ces précieux insectes donnent beaucoup d'occupation en effet, dans les cantons où la nourriture qui leur est propre, se trouve peu abondante. On les fait voyager pendant la nuit : on a pour cela des voitures où les ruches sont suspendues. Le transport est peu difficile, chaque ruche n'étant composée que de six planches réunies. On voit toujours sur le devant de chaque ruche la peinture d'un animal, d'une plante, ou d'un saint.

Les procédés que l'on emploie à la chasse diffèrent peu de ceux connus dans les autres pays. Dans les environs de Laybach, on tend des filets sur les bords des grands marais, afin de prendre les canards sauvages, les grues et autres volatiles de ce genre. Il y a en Europe fort peu de lacs et de marais où l'on trouve, au printemps et en automne, un aussi grand nombre d'oiseaux de passage que dans ce grand marais qui a plus d'une lieue de largeur. M. Hacquet pense que c'est la première station où se reposent les volatiles, dans leur traversée de l'Italie à l'Egypte. Il a trouvé dans le gésier de beaucoup de grues, des morceaux de métal qui venoient évidemment du sol égyptien; tels

que de petites pièces de monnoie de cuivre, des clous dont la tête ressemble au fer d'une flèche, etc.

Le labourage est soigné dans le *Gorenzi* ou haute Carniole, où l'on ne cultive point de vignobles.

Les couches étant fort étroites, et la terre végétale peu profonde, il faut tracer les sillons fort avant, pour que le blé ait la sécheresse qui lui est nécessaire. On fait sécher la moisson en plein champ sur des échafaudages. M. Anton, savant distingué, a conjecturé, avec beaucoup de vraisemblance, que cette coutume est parmi les habitans de la Carniole, un reste de la vie nomade. La même méthode a lieu parmi les Cosaques Japoroges qui mènent une vie errante, et chez les Tartares de la Bessarabie.

Ces peuples ont appris des Allemands différens arts; ce n'est point en général la capacité qui leur manque, mais la persévérance dans le travail. Lorsqu'on les assujétit à une discipline sévère, ils surpassent les Allemands par leur diligence et leur activité. Dans les mines d'Hydria, le même homme est à la fois charpentier, maçon, et fait tout ce qu'on exige de lui avec une intelligence singulière.

Quelque pauvre que soit cette province, et avec quelque sévérité que l'ait traitée la nature, elle se distingue néanmoins de tout le reste de l'Illyrie par les progrès de quelques-uns de ces habitans dans les sciences. La Carniole a eu plus d'un historien; en 1693, on vit s'y éta-

blir une académie des sciences sous le titre d'académie des hommes laborieux, *academice operosorum;* mais cette association n'a pas duré un siècle. On a dressé, il y a cinquante ans, une grande carte du pays en douze feuilles. L'histoire naturelle y a été cultivée avec succès, à raison de la nombreuse collection de plantes, d'insectes, de minéraux, de sels, de produits volcaniques et de pétrifications, que la contrée offre aux recherches des savans. C'est la première province de la monarchie autrichienne où l'on ait vu s'élever une chaire de minéralogie, d'exploitation des mines et de chimie pratique. Il est vrai que ces institutions n'ont pas été d'une longue durée, et ont fini avec leurs fondateurs; ceux-

ci étoient toujours des étrangers, notamment des Italiens et des Allemands, ainsi que l'indiquent les noms de Sabelici, Valvasor, Scopoli, Bauzer, Shoenleben, Dalmatinus, Steinberg, Tholberg, etc.

Linhard a raison de dire que chez les habitans de la Carniole, la ruse et la fausseté sont l'effet de leur position, et non du caractère national. Ils sont peu enclins au vol, ou ne dérobent que des objets de peu d'importance. Il règne contre eux en Autriche un préjugé fort injuste, et l'on a vu à Vienne des naturels de la Carniole, obligés de renier leur patrie, et de se faire passer pour Illyriens.

Ils célèbrent certaines fêtes, par exemple, Pâques, nommé en leur

langage *Velikanozh*, et Noël qu'ils appellent *Boshiszh*, en mangeant des gâteaux composés de miel et d'amandes.

Les hommes, garçons ou mariés, ont les cheveux courts, relevés en tresse sur le sommet de la tête, et coupés seulement vers les bords. Les individus des deux sexes ont ordinairement les cheveux, ainsi que les yeux, d'un brun foncé. Les hommes se rasent la barbe, et se coiffent d'un chapeau noir et rond, pendant l'hiver, et en été, d'un chapeau de paille : ce chapeau est, de plus, orné d'un ruban de couleur dont les deux bouts pendent par derrière. Ils n'ont point de fraise autour du cou. Leur habillement consiste en une chemise très-longue,

brodée autour du cou, bien que dépourvue de collet, et fermée sur le devant avec un bouton et une épingle. Leur veste, dont ils ne font usage qu'en hiver, est presque toujours de couleur rouge, et garnie de petits boutons de métal ; enfin ils ont un surtout brun, sans boutons, fermé seulement par une paire d'agrafes : ce surtout est ordinairement doublé de rouge, sans poches, et descend jusqu'aux genoux. Le pantalon est court et de couleur noire : ils en fabriquent eux-mêmes l'étoffe en y mettant moitié lin et moitié laine : c'est ce que les Italiens appellent *mezzalana*.

On voit par un passage de la Bible, au livre de Job, que cette fabrication remonte aux temps les plus

reculés. Il n'y a pas de nation qui porte des pantalons aussi mal faits : ils sont si bas, qu'à peine ils couvrent les reins.

En hiver, ils se garnissent de peaux de mouton ; ils se chaussent avec des bas de laine blanche, tricotés par leurs femmes : les mailles en sont si grossières que l'on peut faire trois bas d'homme en un seul jour. Toute l'année ils ont des bottes. Les hommes, ayant rarement des poches, portent sur l'épaule un petit havre-sac de peau, attaché avec des courroies. Ils n'ont point coutume d'avoir de manteaux : ainsi, quand ils veulent désigner un vagabond, ils disent : c'est un *plajzhar*, c'est-à-dire un homme à manteau.

Les bergers des montagnes por-

Femme de Krainska

tent des sabots, parce que les semelles de cuir s'useroient trop vite sur les aspérités des rochers.

Les femmes s'habillent avec simplicité, propreté et élégance. (*Voyez la planche.*) Les cheveux, soit des filles, soit des femmes, sont réunis en deux tresses : les premières les laissent quelquefois flotter, en les attachant avec un ruban rouge ; mais la plupart les relèvent sur la tête autour d'un cercle de métal, et les tiennent assujétis par-devant avec un bandeau de velours noir. Un tel ruban fait ressortir à merveille la blancheur de leur teint. Dans quelques cantons, le ruban de velours est large de quatre à cinq travers de doigt, et est attaché par derrière avec du clinquant. Les filles seules

portent cet ajustement : elles ne mettent point de bonnet par dessus. Les femmes mariées ont un bonnet de linon, garni de dentelle, et qui cache entièrement leurs cheveux : il est serré autour de la tête avec un ruban de drap d'or, ou couvert de broderie.

Les femmes portent par-dessus ce bonnet un mouchoir blanc ; les filles n'adoptent cette coiffure qui ressemble à la coiffure en marmotte des Savoyardes, que dans le mauvais temps, ou pour se garantir de l'ardeur du soleil.

La chemise a des manches très-amples, garnies de manchettes en dentelle. Leur corset, dont la bordure est d'une couleur tranchante, se lace par-devant : le reste de l'ha-

billement est d'une couleur foncée, et souvent de soie noire : le tablier est quelquefois bordé d'un ruban large de deux doigts ; la ceinture est de cuir revêtu de plaques de métal blanc ou jaune ; elle est fermée par des agrafes d'argent ou argentées, et sert à suspendre un couteau.

Ces paysannes se chaussent avec des bas de laine rouge, formant des plis au bas de la jambe. En été elles vont souvent les pieds nus ; elles portent en hiver des souliers à talons bas, et rarement des bottines. Lorsque le froid est excessif, elles ont par-dessus leurs vêtemens ordinaires un manteau noir bordé de rubans et doublé de fourrures rouges.

En été, les femmes mariées ont leur habillement complet de toile blanche.

La raison pour laquelle ce costume subsiste depuis si long-temps sans aucune altération, c'est que depuis des siècles, la Carniole est rarement visitée par les étrangers, si ce n'est par des militaires. La Carniole étoit presque une terre inconnue dans la monarchie autrichienne. Lorsqu'un noble de ces montagnes partoit à cheval pour Vienne, il prenoit congé de toutes ses connoissances, de tous ses amis, comme le feroit un homme qui s'embarque pour le Nouveau-Monde.

C'est sous le règne de l'empereur Charles VI que cette contrée s'ouvrit un commerce avec l'Autriche.

A cette époque les Espagnols fréquentant le port de Trieste, on songea à tracer de grands chemins pour communiquer avec les Etats autrichiens.

A la fin du dix-septième siècle il n'existoit dans toute la Carniole que deux personnes qui eussent voiture : savoir le *vice-dome* ou *Vidame* du pays, et l'évêque de Laybach : encore ces équipages étoient-ils fort misérables. Tous les nobles des deux sexes se rendoient à cheval dans la capitale.

L'attachement des habitans de la Carniole pour leurs montagnes est inexprimable; ils souffriront longtemps tous les maux imaginables, la famine même, avant de consentir à les quitter. Pour se faire

une idée de l'amour qu'ils portent à leur pays, il suffit de fréquenter la partie méridionale de la province ; on y voit de misérables huttes éparses sur des montagnes arides. Les pauvres cultivateurs sont obligés d'y apporter la terre dans des enfoncemens, afin d'y récolter quelques grains ; encore manquent-ils souvent de blé : ils sont réduits à vivre de quelques chèvres et de quelques moutons qu'ils sont forcés d'aller abreuver à plusieurs milles de distance. En effet, dans ces montagnes il y a peu de forêts, et par conséquent, peu de sources ; et de plus, il existe une multitude de cavités souterraines où s'absorbe l'humidité.

Ce n'est pas assez que la nature ait refusé ses dons les plus précieux

à cette contrée, il semble aussi que les élémens se soient réunis contre elle. Le terrible vent du nord-est, appelé *bora* dans le pays, enlève en tourbillons la terre et tous les végétaux qui y puisent leur nourriture ; il renverse même des chariots pesant plusieurs milliers, et précipite du haut des rochers les hommes et les animaux.

ISTRIENS.

—

Lorsque les Romains pénétrèrent sur la côte d'Istrie, ils trouvèrent que les habitans adoroient la déesse *Isis*, et tel fut le motif du nom qu'ils donnèrent à cette contrée. La plupart des paysans sont d'origine slave; mais les villes maritimes sont peuplées de Vénitiens ou d'Italiens. Les premiers parlent le dialecte dalmate ou illyrien, et les derniers un italien corrompu.

L'Istrie, dans la partie méridio-

nale, et de l'est à l'ouest, est entièrement entourée par la mer de Liburnie ; la partie septentrionale qui touche à la Carniole est montagneuse et stérile ; les bords de la mer sont couverts de vignobles et de forêts d'oliviers. L'huile que l'on y recueille ne le cède guère en bonté à celle de Provence. La récolte des olives se fait avec beaucoup de soins. L'huile qu'on en tire, à l'aide d'un pressoir d'une forme particulière, est déposée dans des urnes ou sarcophages de marbre, ouvrages des Romains, et que l'on déterre de temps en temps dans les campagnes.

On y récolte dix espèces de vins, dont quelques-uns peuvent se comparer à celui du crû de Belai en Bourgogne.

Malgré toutes ces ressources, les habitans sont fort pauvres.

Le climat est chaud et malsain. La nourriture habituelle est le *polenta ;* et le vin est assez commun pour fournir la boisson journalière des plus pauvres paysans. Les habitans des côtes ne manquent pas de bons poissons, et surtout de sardines.

Les bois de construction étant fort rares, les maisons sont presque toutes bâties en pierres ; de là résulte que les habitations des Istriens sont plus spacieuses, et ont plus belle apparence que celles des autres Slaves. On n'y voit presque jamais de poêles, mais des cheminées à l'italienne.

Les églises en revanche ont moins de magnificence que dans la haute

Carniole ; les ministres qui les desservent sont peu honorés, et encore plus mal payés. La plupart des prêtres sont réduits à chercher un supplément de ressources dans la culture d'un champ ou d'un vignoble.

M. Hacquet rencontra un jour l'évêque de Pétina dans une vieille masure en ruines ; ce prélat étoit assis avec ses valets autour d'un foyer creusé en terre, et y prenoit un repas d'une excessive frugalité. Un grand nombre de prêtres ne savent pas un mot de latin : ils célèbrent l'office dans la langue nationale, afin d'être entendus de tous.

Les Istriens sont assez bien faits, d'une grandeur moyenne ; ils ont le teint brun et les cheveux noirs. Leur caractère tient le milieu entre

celui des Slaves et des Italiens. Les meurtres ne sont pas fréquens chez eux, mais les habitans des montagnes sont souvent portés au brigandage par l'affreuse nécessité.

Les femmes ont des formes assez agréables; elles ne prennent pas un soin extrême de leurs enfans.

La danse des Istriens paroît être une imitation de celle des Grecs : les hommes, les femmes, les filles, tournent en rond, en se tenant avec des mouchoirs, et font toutes sortes de sauts et de gesticulations. Cette danse s'appelle *kollo*, et a lieu principalement dans le pays. On exécute dans les montagnes des espèces de menuets à deux. Les pauvres gens dansent au son d'une double flûte appelée *iudalize*; les

autres ont des instrumens de différente sorte, tels que la guitare, le violon, la musette, etc.

Les noces, parmi les gens de la basse classe, sont très-singulières. Il n'est pas besoin que le futur s'adresse à celle dont il recherche la main ; il charge deux de ses parens d'en faire pour lui la demande au père, et les négociations sont très-longues. Les fiançailles étant arrêtées, le futur présente un anneau à sa maîtresse. Le jour des noces, l'époux se réunit avec le *starashina* ou premier garçon de la noce, et d'autres hommes : tous sont à cheval. La coutume de quelques villages veut que l'un des cavaliers galoppe en avant, en donnant du cor ; il est suivi d'un autre, portant un drapeau

sur la pointe duquel une pomme est enfilée. Leurs bonnets sont ornés de plumes de paon.

La cavalcade se rend ainsi chez la fiancée à laquelle l'époux présente quelques objets de parure. Il faut que les gens de la noce adressent une harangue bizarre à la première personne qu'ils rencontrent sur la porte; pour les embarrasser, on leur envoie à dessein une vieille femme masquée ou la mariée elle-même. Si le starashina commet quelque lourde méprise, c'est pour toute la compagnie un surcroît de réjouissance.

Quelquefois le *deveri*, ou conducteur de l'épouse, qui s'est tenu exprès au fond de la maisonnette, met, en cérémonie à la mariée, ses bas et ses chaussures, la revêt d'une

robe appelée *yezherma*, et place sur sa tête le *petsha* ou mouchoir blanc qui fait la coiffure ordinaire de presque toutes les femmes slaves. Il y ajoute une couronne de romarin ou d'autres plantes odorantes, entrelacées avec des fleurs et du papier.

C'est dans cet accoutrement que l'on s'achemine vers l'église, pour obtenir du prêtre la bénédiction nuptiale.

Autrefois, à l'instant où les paroles sacramentales de l'union étoient prononcées, la mariée et les femmes qui l'entouroient, se jetoient sur l'époux, le saisissoient par les cheveux, et l'entraînoient hors de l'église. Cette partie du cérémonial ne s'observe plus.

Le repas qui suit la cérémonie de l'église, est dirigé par le starashina. On y sert en général de la viande de mouton, des volailles et une sorte de pâtisserie appelée *kolaz*. On n'y boit que du vin pur et à pleines rasades. Au commencement du repas on porte trois toasts.

Après le dîner, les gens de la noce se mettent à genoux devant les parens de la mariée (le père de l'époux n'est jamais présent), et reçoivent leur bénédiction; les mêmes parens ajoutent, par manière de prophétie, que l'union sera certainement heureuse et féconde. On place sur les genoux de l'épouse un petit enfant, et cela est regardé comme un bon présage.

Le lendemain, le starashina vient

visiter la jeune femme, et la met au courant de toutes ses occupations domestiques. On dîne avec la même solennité que la veille; les gens se livrent à des danses folâtres, tandis que les vieillards se racontent mutuellement des histoires.

Au mariage d'un homme veuf ou d'une veuve, on fait pendant toute la nuit, devant la maison des époux un charivari infernal; il leur est à la vérité permis de racheter ce désagrément en distribuant du vin aux personnes de la noce.

Il règne dans ces cantons peu d'idées superstitieuses; cependant on y raconte des histoires de spectres et de vampires; on porte aux églises, les jours de grandes fêtes, des offrandes de millet, afin d'ob-

tenir que la récolte donne dix pour un. Un des préjugés les plus funestes qui régnoit autrefois dans ces campagnes, consistoit en ce que les pauvres villageoises, dans les accouchemens laborieux, et surtout lorsqu'elles n'étoient point mariées, se servoient de quelques amulettes bénites par leurs prêtres, et dédaignoient tout autre secours.

M. Hacquet, dans une de ses excursions, vit une pauvre femme qui étoit en travail depuis huit jours, parce que son enfant étoit d'une grosseur démesurée. Il ne put s'empêcher de lui faire des reproches de ce qu'elle n'avoit appelé personne auprès d'elle. Hélas! Monsieur, répondit la malheureuse, quels secours humains pourroient lutter

contre la nature ? Il alloit lui répliquer ; mais elle l'interrompit en disant : si vous êtes un *likarr* (un médecin), rendez-moi du moins le service de sauver mon enfant de la damnation éternelle ; voyez s'il ne sort pas quelque partie de son corps où vous puissiez le baptiser.

M. Hacquet déféra à cette demande, mais la mère et l'enfant expirèrent.

L'habillement des Istriens est loin d'être uniforme. Voici cependant son caractère le plus général.

Les hommes portent un petit bonnet de feutre noir avec un rebord si peu avancé, qu'il ne sauroit defendre ni de la pluie ni du soleil. Ils ont les cheveux coupés en rond ; ils sont vêtus d'une chemise

à collerette, par-dessus laquelle est le *hela*, courte jaquette de laine blanche et grossière; les manches sont retroussées jusqu'à l'épaule. En hiver, ils mettent par-dessus ces vêtemens une redingote brune. Leur pantalon est noir ou bien rayé de blanc et de brun, et attaché au-dessous des genoux avec des cordons. La plupart ont à la ceinture une bourse où ils mettent toutes sortes de bagatelles. Leurs bas sont de fil ou de laine blanche; leurs chaussures qu'ils nomment *opanke*, sont de cuir non préparé.

Les femmes, en hiver et en été, portent des robes de toile blanche, en y ajoutant dans la saison froide, qui est ici d'une très-courte durée, un surtout d'étoffe noire. Les cheveux

Femme d'Istrie.

sont relevés sur la tête et couverts d'une sorte de turban de toile blanche, tellement roulé qu'une des extrémités du mouchoir tombe sur l'épaule gauche. Leur chemise monte jusqu'au haut du col où elle est fermée à l'aide d'un bouton, et forme plusieurs plis : par – dessus cette chemise est une robe de toile large et sans manches. Les souliers ont une forme particulière ; le quartier en est très–élevé et serré avec un cordon sur le coude–pied. La taille des Istriennes est serrée d'une ceinture où elles portent ordinairement un bouquet de fleurs. La même ceinture sert par derrière d'appui à une quenouille, meuble indispensable pour ces femmes, qui ne restent jamais un instant sans filer. (*Voyez*

la planche) Celles qui habitent les côtes de la mer ne manquent jamais de se rendre au marché sur leurs ânes, en chantant et en faisant tourner leur fuseau. C'est sans doute pour que le chanvre qui garnit la quenouille ne soit pas endommagé par quelque contact fortuit que la partie supérieure est entourée d'un cercle.

L'objet de cet ouvrage n'est point d'entrer dans des détails géographiques. Cependant il seroit ridicule de parler des Istriens sans dire quelques mots de leur principale ville maritime.

« Trieste, dit l'auteur du Voyage de l'Istrie et de la Dalmatie, Trieste, située au fond du golfe qui porte son nom, ne fut long-temps qu'une simple rade. La cour de Vienne,

au nombre des vœux que sa politique forma constamment, pour son agrandissement, plaça toujours celui d'être comptée pour quelque chose parmi les puissances maritimes, et de posséder en conséquence un port militaire.

» L'impératrice Marie-Thérèse, embrassant avec plus de chaleur encore un projet dont ses prédécesseurs n'avoient fait que pressentir l'utilité, sans le mettre à exécution, résolut de tirer parti de la situation favorable de Trieste, et d'en faire une place importante, où les avantages du commerce se trouvassent réunis à ceux d'une marine militaire et non pas impériale. Dès 1750, les plans furent arrêtés et les travaux commencés : l'on choisit les emplace-

mens convenables à la construction des vaisseaux, et l'on y établit des chantiers : on jeta les fondemens des magasins nécessaires aux agrès, aux vivres et aux approvisionnemens. Successivement une corderie, des forges, des fours, des hôpitaux furent construits. Enfin Marie-Thérèse ne négligea rien de tout ce qui pouvoit assurer rapidement, à ce nouvel établissement, la splendeur qu'elle lui destinoit; et peu de temps après le pavillon autrichien, en flottant pour la première fois sur les mers, apprit à l'Europe l'existence de Trieste. »

« En général, dit le même auteur, l'activité des habitans de Trieste n'est point partagée par les habitans de la campagne de l'Istrie véni-

tienne : ceux-ci sont d'une paresse excessive. Le sol ne demande qu'à produire ; et l'on ne peut s'empêcher de gémir sur l'insouciance des habitans, quand on les voit se refuser aux touchantes invitations de la nature. La mer, dont la fécondité ne sembleroit devoir être réservée qu'aux peuples maltraités par une terre marâtre, trompe ici le vœu de l'agriculture, par une abondance désastreuse, en fournissant à la nonchalance une nourriture aisée, et qu'elle obtient sans fatigue, puisque les pêcheurs n'ont presque pas besoin de s'éloigner du rivage. L'huile et le vin sont donc les seules denrées que l'homme demande au sol dans ces cantons ; et il les lui accorde avec prodigalité. »

On peut réfuter assez solidement cette assertion de l'auteur, sur les causes qui favorisent la nonchalance extrême des Istriens. Ce pays étoit autrefois beaucoup plus peuplé. Le grand nombre des pêcheurs n'empêchoit pas qu'on n'y comptât aussi une grande multitude d agriculteurs.

La nouvelle direction qu'a prise le commerce après la découverte du Cap de Bonne-Espérance et de l'Amérique, est, suivant nous, la cause qui a le plus influé sur les révolutions qu'ont subies les côtes du golfe Adriatique et la Sicile elle-même.

« L'un des plus grands avantages de l'Istrie, dit M. Cassas, est la beauté de ses forêts. C'est de là que la république de *Venise* tiroit la

majeure partie des bois de construction qu'elle employoit à sa marine ; mais cette ceinture de forêts contribue peut-être à entretenir l'insalubrité générale de toute cette contrée, surtout de la partie vénitienne. Il est possible que cette espèce de mur arrête les courans d'air de l'est-nord-est et du nord-nord-est, et les empêche de disperser et de dissiper les exhalaisons malsaines qui s'élèvent des terrains marécageux, semés le long des rivages de la mer, et encore assez avant dans les terres. »

JAPIDES.

—

Strabon nous dit que les Grecs donnoient le nom de Scythes à tous les peuples du nord. Les peuplades que l'on appelle aujourd'hui *Zhitzhe*, *Karstiens* et *Poikiens*, dans le midi de la Carniole, sont les vrais Japides ou Japodes des anciens, ou du moins occupent le même pays. Cette contrée n'offroit jadis que des montagnes d'une affreuse aridité; elles sont aujourd'hui moins nues, moins stériles.

Quelle est l'origine des Japides? C'est ce dont on s'embarrasseroit sans doute fort peu, si leur nom ne présentoit quelque apparence de conformité avec celui de Japhet. Il n'est guère plus probable que ces habitans descendent en droite ligne du troisième fils de Noé, qu'il n'est permis de croire qu'ils sortent de la race des Huns ou de *Gépides* que commandoit Attila.

Le pays des Japides est une côte escarpée et fort exposée aux ouragans produits par le vent du nord-ouest. Le ravage en est si terrible que l'on est obligé de construire les maisons fort basses. Il n'y a point de clocher par la même raison dans les églises; la cloche est suspendue à une poutre placée transversalement sur

des piliers de pierre. Les étrangers qui se rendent du port de Trieste en Allemagne, au moment où souffle ce vent redoutable, doivent avoir soin de prendre des informations auprès des gens du pays, et de bien suivre leurs conseils : sans cela ils courroient risque de la vie.

Les Japides sont des hommes grands, vigoureux et bien constitués ; il ont le teint rembruni et les cheveux noirs ; la vie pastorale qu'ils mènent les endurcit contre les inclémences de l'air. Ils sont pauvres, et il se passe rarement dix années de suite sans que l'on voie une horrible famine exterminer nombre de ces infortunés habitans. Ils cultivent avec des peines infinies quelques champs sur l'escarpement des ro-

chers, et souvent ils voient emporter par un coup de vent, et les semailles, et la mince couche de terre où les grains trouvent une chétive nourriture. On trouve çà et là quelques vignobles dont les produits sont peu agréables au goût; ce vin diffère peu du vinaigre.

Quelques habitans ont des chevaux qu'ils emploient pour transporter du sel; ils élèvent aussi, le plus qu'ils peuvent, de chèvres ou de moutons, et en vendent dans les villes maritimes. La chair de ces animaux y est très – recherchée, parce qu'ils se nourrissent d'herbes aromatiques qui lui donnent un fumet délicieux.

Il est des hommes de ce pays qui vivent du métier de voituriers, parce

que la grande route du commerce de Trieste, de Fiume et de Reka, passe dans leur canton. Ils se servent pour cela de deux bœufs attelés à une petite charrette, dans la construction de laquelle n'entre pas un seul morceau de fer. Il n'y a peut-être point en Europe, d'attelages plus misérables, ni de nation plus pauvre.

L'eau courante étant fort rare dans ces montagnes, il n'y a point, ou il y a très-peu de moulins à eau. L'usage des moulins à vent y est absolument inconnu. On se sert, pour moudre le grain, comme le pratiquoient les Hébreux au temps d'Abraham, de pilons et de mortiers. Les femmes, à l'exemple de Sara, font cuire le pain sous la cendre.

Les pressoirs offrent la construction la plus grossière, et le vin qu'on en tire se transporte dans des outres de cuir. Comme il n'y a point d'artisans de profession parmi cette peuplade, les Japides se fabriquent eux-mêmes tout ce qui leur est nécessaire; les hommes façonnent la pierre, le bois et les peaux d'animaux; leurs femmes s'occupent à filer le lin, le chanvre ou la laine: ce sont elles aussi qui fabriquent tous les objets de vêtement. Ils ne tirent du dehors presque aucun objet de consommation, si ce n'est le tabac dont l'usage se répand tous les jours de plus en plus parmi eux.

Voici comment les noces ont lieu dans cette peuplade.

Lorsqu'un jeune garçon a fait

choix d'une épouse, il envoie un de ses amis, ou se rend lui-même chez les parens pour s'informer des convenances de fortune respectives. Quelques jours après, l'époux, accompagné de son fidèle starashina, va prendre la mariée dans la maison de ses parens pour la conduire dans la sienne. On s'amuse ordinairement à présenter, au lieu de la future, deux ou trois femmes, les plus laides que l'on puisse trouver; le marié les repousse loin de lui; mais dès qu'il voit paroître sa véritable fiancée, il s'en empare, et ne la quitte plus.

Celle-ci arrivée à la maison de l'époux, distribue aux enfans des gâteaux tellement préparés qu'il faut mourir de faim pour pouvoir

en manger ; la mère lui met ensuite un enfant sur les genoux.

Le jour de la noce on déjeûne dans la maison de la mariée, et l'on dîne dans celle du marié. Les noces durent plusieurs jours de suite, suivant les facultés des nouveaux époux. Ce n'est point la beauté qui, dans ce pays comme dans beaucoup d'autres, fait les mariages, mais le plus sordide intérêt : on y dit proverbialement que « l'amour ne peut » durer si l'estomac souffre. »

Lorsque les mariés reviennent de l'église, ils font une quête, et chacun leur donne quelqu'argent pour les frais du repas. Quand ils arrivent à la maison de l'époux, la mère de celui-ci se tient à la porte de l'étable, avec une cruche de vin, et boit

trois fois à la santé du jeune couple. Cette cérémonie se fait à la porte de l'étable par un motif superstitieux : on espère qu'elle préservera le bétail de l'épizootie.

Les Japides sont généralement d'une constitution maigre, et ont le regard farouche : ils prennent peu de soin de leur personne, et leurs cheveux sont toujours en désordre. Ils ont un grand bonnet de feutre noir avec un rebord étroit, le cou et la poitrine nus. Leur habillement consiste en une chemise de grosse toile, sans collet, et à manches fermées, par-dessus laquelle ils portent une longue tunique sans manches. En hiver, ils mettent encore par-dessus une redingote étroite de laine de mouton noir, non teinte ; on

donne à ce vêtement le nom de soukna. Leurs pantalons sont de laine, et d'un blanc sale ; ils ont des souliers attachés avec des cordons. En temps de pluie, ils portent un manteau de jonc, peu différent des manteaux de paille de riz, que les Chinois emploient au même usage (1). Souvent tout cet attirail ne vaut pas un écu, et il y a des cantons où l'on s'habille des pieds à la tête pour une quarantaine de sous.

Jamais aucun de ces paysans ne sort sans armes de chez lui ; ils portent communément une hache et même un fusil, quoique l'usage des armes à feu leur soit défendu.

---

(1) Voyez *la Chine en Miniature*, tom. IV, pag. 41. Voyez aussi ma Description de l'Espagne et du Portugal.

Toute misérable qu'est l'existence de ces hommes, ils parviennent pourtant à un âge avancé : preuve certaine que les excès de l'intempérance sont plus funestes qu'une indigence absolue.

Il est fort peu d'hommes qui se contentent ou qui puissent jouir d'une honnête médiocrité, et de qui l'on doive dire : *medium tenuere beati.*

On remarque parmi les Japide d'assez belles femmes. Elles sont bien faites, et dans la première jeunesse la blancheur de leur teint est relevée par un vif incarnat. L'habillement des femmes mariées et des filles est à peu près le même. (*Voyez la planche en regard.*) Celles-ci cependant ont la plupart la tête découverte, et les cheveux partagés en

Femme Japide.

plusieurs tresses ; tandis que les femmes relèvent leur chevelure, et la cachent sous un mouchoir roulé en turban. Elles ont le col nu, et y portent un collier de verroterie, imitant le corail.

LES DOLENZI.

—

Cette peuplade qui habite et cultive un pays de vignobles offre des mœurs à peu près semblables à celles des habitans de la Carniole. Les noces se célèbrent cependant avec quelques cérémonies particulières. La plus remarquable est celle que Valvasor nomme la *comédie du bœuf*.

Pendant le repas de noces, on voit entrer tout à coup dans la salle un ménétrier tout couvert de hail-

lons; il propose aux convives de lui acheter un bœuf, mais on le renvoie en lui donnant des coups, et en disant qu'il a volé cet animal. Cependant le vendeur insiste : les convives se cotisent pour lui faire un présent, et le régaler ainsi que ses compagnons.

Après cette misérable farce arrive la cuisinière avec une cuiller attachée par un cordon à sa ceinture. Chacun s'empresse de mettre dans la cuiller quelque monnoie pour la payer de ses peines.

Les danses sont très-différentes de celles de la haute Carniole. On forme des rondes, et l'on se livre à toutes les folies imaginables. La récolte du millet et celle du chanvre sont l'occasion de fêtes champêtres

où règne une vive allégresse. Les jeunes garçons du village tenant des cornets à bouquin de neuf pieds de longueur font retentir l'air d'une bruyante mélodie. Ils jouent deux à la fois et avec beaucoup d'ensemble. Les travailleurs et leurs compagnes chantent en chœur, jusqu'à ce que, leur tâche du jour étant finie, ils se mettent à danser. Ils prennent ensuite quelque repos, et dorment pêle-mêle ; et dans ces occasions les mœurs ne sont pas toujours respectées. Il n'est pas rare qu'une fille et un garçon vivent deux ou trois années ensemble dans la plus grande intimité avant de se marier.

On a coutume, dans certains villages, de donner aux nouveau-nés plusieurs parrains et marraines ; de

là résulte que presque tous les enfans ont une longue liste de prénoms, et ne le cèdent guères, sous ce rapport, aux Espagnols. Les parens espèrent qu'à leur mort un de ces parrains pourra prendre l'enfant sous sa protection, et lui servir de père.

Souvent l'église où l'on doit baptiser le nouveau-né est à plusieurs lieues de distance de l'endroit où il a été mis au monde. On le place dans un petit panier qui se met sur la tête, et de la même manière dont les femmes slaves portent communément leurs fardeaux. Les sages-femmes sont assez souvent portées à l'ivrognerie, et ne tirent de l'exercice de leur état d'autre récompense que quelques verres de vin. Les

pauvres enfans courent de grands dangers entre les mains de pareilles femmes. En hiver, s'il y a du verglas ou de la neige, elles tombent quelquefois avec le malheureux enfant, et il périt ainsi dès le premier jour où il devoit jouir de l'existence. On en a vu ne pouvoir retrouver au milieu de la neige la corbeille où le nouveau-né étoit déposé, ou bien relever le panier sans s'apercevoir qu'il étoit vide, et que l'infortuné demeuroit enseveli dans la neige !

Ce n'est pas assez que l'on fasse supporter à ces misérables enfans un trajet de cinq à six lieues par un froid pénétrant : arrivés à l'église, on verse sur leur tête encore tendre de l'eau mêlée de glaçons ; cette méthode pernicieuse occasionne une

multitude de convulsions et d'épilepsies.

Les cérémonies des funérailles n'ont rien de remarquable, si ce n'est qu'il faut donner un repas aux hommes qui doivent porter le cercueil. Ces porteurs exercent des fonctions fort pénibles dans des montagnes où il y a si peu de routes praticables, et où il faut parcourir plusieurs milles avant d'arriver à l'église et au cimetière. Comme on ne sauroit passer deux de front dans ces sentiers étroits et escarpés, les deux porteurs tiennent sur leurs épaules une longue perche à laquelle la bière est attachée au moyen d'une corde.

Le huitième jour après les funérailles, les porteurs viennent prendre

part à un nouveau repas chez quelqu'un des parens.

Les Dolenzi ont les cheveux courts, un petit bonnet rond et noir sur la tête, et le col nu. Autrefois ils avoient la barbe longue et touffue, aujourd'hui ils ne conservent que des moustaches. Presque tous sont maigres, à cause de la diète sévère à laquelle la nécessité les assujétit.

LES WIPACHES,

OU VIPAUZES.

—

CETTE singulière peuplade qui habite un fertile pays de vignobles non loin du Frioul, a tiré son nom de la rivière *Wipache* ou *rivière froide* qui baigne cette vallée.

Ce petit territoire est borné au sud par celui de Trieste et par l'Istrie, au nord et à l'est par la haute Carniole, à l'ouest par l'ancienne terre ferme de Venise.

Les hommes ont pour habillement une étoffe grossière et d'un brun foncé ; leur vêtement a la même forme que dans la haute Carniole, mais il est plus court.

Les filles ont ordinairement la tête nue et les cheveux tressés : les femmes mariées se coiffent d'un *petsha* ou petit bonnet de toile blanche, plié carrément sur la tête, comme on en porte dans le Frioul et dans quelques cantons de l'Italie. (*Voyez la planche en regard.*) Un petit bouquet placé du côté gauche sert d'ornement à cette coiffure.

Les Wipaches sont tellement sobres, qu'on n'en voit guère qui aient de l'embonpoint. S'ils jouissent de quelque force, ils la doivent à l'usage du vin. Cette liqueur est

Femme Vignacker.

assez abondante parmi eux ; mais, par malheur, la qualité n'en est pas excellente : si le vin s'aigrit, il porte à la tête, et nuit considérablement à la santé. Ceux qui ont commis l'imprudence de boire de ce vin gâté que l'on nomme *berfa*, éprouvent une fièvre lente, qui dégénère en marasme, et en moins d'un mois les conduit au tombeau. Dans la première période de la maladie, il est possible d'y porter remède, au moyen de l'émétique, de l'antimoine et du soufre : mais bientôt les caractères en deviennent si alarmans, qu'il n'y a plus d'espoir de guérison.

L'agriculture est peu florissante dans un canton dominé de tous côtés par de hautes montagnes presque

éternellement couvertes de neige : cependant il y a de petits vallons où l'on recueille un peu de blé de Turquie. On voit des années de sécheresse où l'eau est si rare que toutes les plantations sont brûlées par un soleil ardent. Dans ces temps de calamité on fait des neuvaines et des processions pour obtenir une pluie rafraîchissante et salutaire. Rien de plus étrange et en même temps de plus affligeant que l'aspect de ces processions. Les filles laissent flotter négligemment leurs cheveux, et portent par pénitence des couronnes d'épines. Elles parcourent un espace considérable, les pieds nus, sur un sol brûlant. Pour se faire une idée de la douleur qu'elles éprouvent, il faut savoir que dans le mois

de juillet les voyageurs ressentent à travers les semelles épaisses de leurs bottes une chaleur si cuisante, qu'ils ne sauroient y résister. Aussi les prières et les cantiques sont-ils sans cesse interrompus par des cris de douleur. Cependant ces bonnes gens implorent avec ferveur la fin d'une sécheresse qui est pour ce pays un horrible fléau; et l'espérance les soulage déjà de leur misère. Peut-être ces paysans feroient-ils mieux de suivre cette maxime de La Fontaine :

Aide-toi, les dieux t'aideront.

En effet, il ne leur seroit guère plus pénible d'aller puiser de l'eau à quelque distance dans les cavités des rochers, et de s'en servir pour arroser leurs jardins, qui sont toujours

d'une médiocre étendue ; telle est du moins l'opinion de M. Hacquet, qui a long-temps résidé sur les lieux, et à qui une telle entreprise ne semble point impraticable.

La jalousie est plus commune et plus violente parmi cette peuplade que dans les cantons voisins ; c'est peut-être parce qu'elle est mêlée de sang italien, et qu'elle a adopté une grande partie des mœurs de l'Italie.

Lorsqu'un garçon s'est marié avec une fille d'un autre village, il craint qu'elle n'ait déjà eu un amant avec qui elle conserve des relations, et i prend toutes les informations possibles pour s'en assurer. Malheur à l'adorateur secret de la jeune paysanne si l'intrigue vient à être découverte ! L'époux, assisté de ses amis,

fond sur sur son rival à l'improviste, l'assomme de coups, et lui ôte quelquefois la vie. Ce qui peut lui arriver de plus heureux, c'est d'en être quitte pour être jeté dans l'eau d'où il se tire comme il peut. Ce mode particulier de vengeance s'appelle dans le pays le second baptême.

LES GOSTCHÉENS,

ou HOTSHÉVARIENS.

—

Cette peuplade passe pour descendre des Français, quoique l'étymologie semble indiquer que les Goths furent ses ancêtres. On trouve dans leur dialecte peu de mots qui semblent appartenir à la langue française, tandis qu'il y a un grand nombre de termes qui paraissent gothiques ou danois. De nos jours leur antique dialecte s'est presque perdu. Pour demander à un de leurs

compatriotes s'il est allé dans les montagnes, ils disent : *list na hrible geweseht ?* Le premier et le dernier de ces mots sont de l'allemand tout pur : les mots *na*, tu, et *hrible*, montagne (1), sont slavons.

Les Gotschéens ont cependant conservé des mœurs indépendantes, et ne veulent se mêler avec aucune autre nation : ils ne souffrent pas même de juifs parmi eux. Lorsque l'empereur Joseph II, animé des principes d'une tolérance universelle, permit aux Israélites de s'établir dans les provinces intérieures de l'Autriche, les États soutinrent avec

(1) Ce terme a une analogie frappante avec le mot arabe *dgibel*, qui a la même signification.

énergie le droit qu'ils avoient anciennement acheté de ne point consentir que les juifs vinssent parmi eux ; et le réformateur fut obligé de céder.

Ces paysans n'ont aucun goût pour la vie militaire ; ils se livrent entièrement au métier de porte-balles. Tandis qu'ils exercent loin de chez eux un petit commerce qui leur fournit peu de ressources, leur famille, encore plus misérable, se livre à la culture d'une chétive pièce de terre. Le sol est tellement ingrat, que souvent le malheureux cultivateur ne recueille que deux pour un.

Toute leur industrie consiste à travailler le bois : ils fabriquent des cribles, des tamis, des tasses et d'autres instrumens de ménage qui s'exportent même par mer.

Les porte-balles se rendent avec leur petit fond de commerce, jusque dans la Moldavie et la Valachie ; leurs marchandises, qu'ils portent à dos de cheval, sont ordinairement des fruits confits, des citrons, des oranges, des olives, des amandes, des dattes, de l'huile d'olive, des vins de liqueur en bouteilles, particulièrement du marasquin de Zara et du rosoglio de Trieste, enfin de la quincaillerie fabriquée dans la Carniole. Leur voyage dure souvent une année ; mais ils ont si peu d'économie que presque toujours ils reviennent sans un sou auprès de leur famille. Cependant ils sont peu scrupuleux dans leurs marchés, demandent un prix exorbitant des objets qu'ils offrent

en vente, pour se rabattre ensuite à la moitié et même au quart de la somme, et s'arrangent presque toujours de manière à gagner cent pour cent.

Les femmes elles-mêmes se livrent à cette profession ambulante. On les voit courir de pays en pays, un ballot sur le dos et un bâton à la main. (*Voyez la planche en regard.*)

Un autre objet de commerce dont j'allois oublier de faire mention, consiste dans des peaux de muscardin (*myoxus muscardinus*), petit animal qui approche beaucoup de l'écureuil.

Ces quadrupèdes sont tellement répandus dans le pays, qu'on en prend tous les ans des milliers en automne. Les forêts, en effet, se

Femme Gothscheer.

composent presque entièrement de hêtres dont le muscardin aime beaucoup les semences connues sous le nom de faines. L'automne est l'époque où les muscardins renouvellent leur poil; privés de leur agilité ordinaire, ils sont alors plus faciles à prendre. Il existe plusieurs manières de leur faire la chasse.

La première consiste à introduire un long bâton dans le tronc des arbres creux où ces petits quadrupèdes cherchent une retraite pendant le jour. Le muscardin effrayé, jette un cri plaintif qui trahit sa présence; on agite le bâton avec plus de force, on l'oblige à sortir, et on le prend vivant. Il est fort dangereux de se servir pour cela de la main, attendu que la morsure que fait le

muscardin est douloureuse et profonde. Ses dents, extrêmement acérées, peuvent percer les doigts d'un côté à l'autre.

On fait aussi avec succès usage d'un arc formé d'une tige flexible de bouleau tendue avec une corde sur un bâton ; l'appât consiste en un fruit cru ou légèrement torréfié. Dès que l'animal commence à ronger l'appât, la corde se brise, l'arc lui tombe sur le cou et le retient captif. On dresse ordinairement pendant la nuit une trentaine de ces piéges ; il faut veiller avec soin tout autour, car si l'on ne dégageoit pas l'animal, aussitôt qu'il est pris, il seroit bien vite dévoré par des fouines ou des hibous.

Voici un troisième procédé qui

est fort ingénieux, et que l'on peut adapter à d'autres chasses du même genre.

Les muscardins se renferment dès l'automne dans des trous où ils passent l'hiver. Quand les paysans ont découvert une de ces retraites, ils creusent tout auprès un trou assez profond pour y adapter un piége, et recouvrent le tout de terre, en laissant seulement une ouverture de quatre pouces par laquelle l'animal puisse passer. Le piége est conique et garni de pointes aiguës comme une souricière. Le muscardin, une fois engagé, ne peut plus en sortir.

Ces animaux, extrêmement timides, s'enfuient au moindre bruit. Les chouettes ont l'habitude d'aller frapper du bec contre les arbres,

afin de leur donner l'éveil, et de pouvoir les atteindre dans leur fuite: c'est ce qui a donné lieu à une opinion populaire répandue depuis des siècles dans le pays, que les muscardins sont continuellement poursuivis par des lutins. Valvasor s'est conformé à cette opinion : afin de rendre la chose plus sensible, il représente un démon hideux, occupé à harceler un de ces pauvres animaux. Il ajoute que l'on trouve presque toujours une déchirure à l'oreille des vieux muscardins, tandis que les jeunes sont exempts de ces marques ineffaçables de leur combat avec le diable !

La capture de ces animaux est utile, soit à cause de leur poil qui donne une fourrure assez recherchée

des femmes pour les vêtemens d'hiver, soit à cause de leur chair. Il y a des habitans qui les prennent pendant l'hiver, afin de s'en nourrir.

Les Gotschéens ont ceci de particulier dans leurs mariages. Le futur va chercher son épouse à la tête d'une nombreuse cavalcade ; celle-ci leur présente une cruche remplie de vin. Lorsque le vase est épuisé, on le brise, et immédiatement après on se met en marche, soit pour la maison de l'époux, soit pour l'église.

Les descendans des anciens Gotschéens sont aujourd'hui peu nombreux, et ne se trouvent plus que dans un seul comté.

Maintenant je puis dire un mot des maladies auxquelles en général

sont sujettes ces nations. Tout le peuple des Alpes Juliennes n'est pas d'un caractère fort enclin à la dissipation ; il en résulte qu'il ne connoît guères d'autres maladies que celles qu'occasionnent les vicissitudes subites de la température au printemps et en automne, aux habitans qui n'ont pas soin de se munir de vêtemens chauds. Ce qui leur fait encore plus de mal, c'est leur habitude de s'enfermer dans des maisons trop chaudes, et d'en sortir sans précaution : il en résulte pour eux des transpirations arrêtées, des catarrhes et des péripneumonies. Souvent ces maladies deviennent endémiques, et causent beaucoup de ravages.

Leur calendrier, qui se nomme

prateka, est divisé en douze mois ; les paysans les appellent suivant leurs propriétés particulières. Ainsi leur premier mois, qui commence au 21 de notre mois de mars, à l'équinoxe, s'appelle *sushez*, c'est-à-dire le mois de la sécheresse.

Avril s'appelle *mali-traven*, c'est-à-dire la lune de la petite verdure.

Mai se nomme *veliki-traven*, ou la lune de la grande verdure.

Ils nomment juin *roshni-zvet*, ou la fleur du blé ;

Juillet, lune de la petite faucille, *mali-serpan ;*

Août, la lune de la grande faucille, *veliki-serpan ;*

Septembre, la lune boiteuse, *kimouz*, parce que les jours commencent à diminuer.

Octobre, s'appelle la lune de l'accouplement des chèvres, *kosapersk;*

Novembre, la lune de la chute des feuilles, *listoognoï;*

Décembre, la lune dévorante, *gruden;*

Janvier, la lune du millet, *prosenz;*

Février, la lune de la lumière, *svizham.*

Ces villageois, ne sachant pas écrire, font usage de hiéroglyphes, à peu près semblables à ceux qu'on voit figurés dans l'almanach de Mathieu Laënsberg.

Les jours du mois sont partagés, dans leur calendrier, en trois périodes de dix jours ou décades : chacun des jours ordinaires est re-

présenté par une pyramide noire ; les fêtes sont marquées par une pyramide blanche ou coloriée ; les dimanches par une croix sur un demi-cercle ; au-dessus sont figurés les changemens de temps et les phases de la lune. On tient note aussi des saints les plus remarquables ; quelques-uns sont représentés avec une figure humaine ; d'autres sont désignés seulement par leurs attributs : ainsi l'on voit au lieu d'Erasme une broche à laquelle est attaché un morceau de chair humaine ; au lieu de saint Jean-Baptiste un agneau. La Pentecôte est exprimée par une colombe ; saint Urbain par une grappe de raisin ; saint Marc par un lion ; sainte Gertrude par deux lézards ; saint Nicolas par trois clefs ;

Knjižnica Univerza v Ljubljani

sainte Catherine par une roue ; saint Gall par un chien à l'attache, etc.

Quand il y a sous l'image d'un bienheureux la figure d'un chien ou bien celle du soleil ou de la lune, cela annonce soit la canicule, soit une éclipse. Le carnaval est désigné par un fou avec un bonnet garni de grelots.

Le sablier indique la longueur des jours pendant chaque mois.

Au-dessous de la marque particulière du jour, le quantième est écrit en chiffres arabes, et plus bas se trouvent les signes du zodiaque.

Liburnienne.

LIBURNIENS ou LIBURNZI.

Les Liburniens, à moitié Illyriens, se confondent encore beaucoup avec les Wendes, et ont à peu près le langage de ces derniers. Cette nation qui se composoit autrefois de braves marins et d'intrépides guerriers, et qui rendit aux Romains tant de services, a presque disparu de l'histoire moderne.

Les Liburniens actuels habitent une lisière de quelques milles de longueur sur le bord de la mer,

Leur territoire confine vers le couchant à la mer, vers le midi à l'Istrie, vers le nord à la Carniole méridionale, et vers l'orient à la Dalmatie et à la Croatie. La plus haute montagne de ce petit territoire est l'Utzka ou Monte-Major d'où sortent plusieurs sources limpides. Les forêts sont remplies de châtaigniers et de marronniers ; on cultive dans les jardins des citronniers, des grenadiers, des amandiers, des figuiers et autres arbres à fruit.

Ces hommes sont d'une extrême frugalité ; le maïs leur tient souvent lieu de pain ; ils se passent presque entièrement de viande. Les fruits et le vin font la plus grande partie de leur nourriture. Ils distillent une

liqueur spiritueuse avec le fruit du genièvre d'Espagne. (*Juniperus oxyledrus L.*)

Les maisons des paysans sont petites, mais construites en pierres, et d'une extrême propreté. Ils n'ont point de poêles dans leurs maisons; les toits sont couverts avec des pierres plates fort minces. Leur principale occupation est la pêche; ils cultivent dans leur île de la vigne et des olives, et exportent pour quatre milliers de ducats du superflu de leur récolte.

Leur pêche la plus abondante est celle du thon. Les poissons pèsent quelquefois quatre ou cinq quintaux, et l'on a peine à les conserver pendant les chaleurs.

Ils observent dans leurs mariages une cérémonie particulière. Avant

la fin du repas tous les convives se lèvent ; l'épouse en fait autant. Celle-ci doit jeter par-dessus le toit de la maison du marié, un gâteau appelé *kolarh*, qui est fait d'une pâte grossière.

Plus elle le jette haut, plus on croit que l'union doit être heureuse. Si par hasard le gâteau tombe de l'autre côté sans se briser, c'est une preuve que la mariée est réellement vierge, et qu'elle sera une bonne ménagère. Quelle conclusion tirer d'une pareille épreuve dans un pays où les maisons sont si basses, et où ces espèces de gâteaux ont la dureté de la pierre ?

Les deux garçons de la noce doivent donner à la mariée des bas neufs et des souliers neufs ; mais

Liburnien.

elle ne les met qu'après la danse, et donne quelques mauvais mouchoirs en retour.

Les personnes qui assistent aux funérailles y pleurent beaucoup selon la coutume antique; mais, après l'enterrement, elles noyent leur douleur dans des flots de vin.

Si le défunt laisse une veuve, les parens apportent tous les jours à celle-ci les alimens les plus recherchés, comme s'ils craignoient qu'elle ne se laissât mourir de faim ; ils prennent aussi tous les soins imaginables pour l'entretenir en belle humeur. On use de la même courtoisie à l'égard d'un mari qui a survécu à sa femme.

Le costume des Liburniens (*Voy. la planche*) varie suivant les dis-

tricts, mais diffère peu en général de celui des Français ou des Italiens des côtes de la Méditerranée. Les hommes adonnés pour la plupart à la vie de marins, ont une veste et un pantalon de couleur sombre, et un mouchoir roulé autour de la tête.

Les femmes portent souvent sur leur tête une barcelonnette dans laquelle est leur enfant endormi.

Ce berceau, posé à terre sur des supports arrondis, se balance mollement à la plus légère impulsion (*Voyez la planche*, *page* 113.)

MORLAQUES.

—

Cette peuplade illyrienne n'habite pas seulement un espace étroit sur la rive septentrionale du golfe Adriatique, elle se trouve encore dans toute la haute Dalmatie.

Les Morlaques, en l'an 640 de l'ère chrétienne, sous le règne de l'empereur Héraclius, envoyèrent des ambassadeurs à ce monarque pour en obtenir la permission de faire partie de l'empire d'Orient.

M. Cassas prétend que les Mor-

laques sont originaires de la Bulgarie : cette supposition est sans fondement. M. l'abbé de Fortis donne de ce peuple une très-bonne notice ; mais il n'est fait mention dans son ouvrage que des Morlaques dont le pays fait partie de l'ancienne Dalmatie vénitienne : il n'est nullement question de ceux qui appartiennent à la Croatie ; cependant, les mœurs, les usages et les habillemens prouvent que c'est la même nation.

Le nom morlaque vient des mots slavons *mare* ou *mur*, qui signifie la *mer*, et *vlach*, qui signifie *italien* : c'est comme si l'on disoit les Italiens maritimes.

M. Fortis dit que le mot *vlach* ou *ulah* signifie, non pas un Italien,

mais un homme puissant et considéré.

Les Morlaques, suivant lui, ne présentent aucune trace d'une origine latine ou italienne, quoiqu'il soit obligé de convenir qu'il existe dans leur langue beaucoup de mots qui semblent empruntés du latin (1).

Les Morlaques sont forts, d'une haute stature, et ont une physionomie heureuse. Grâce à leur manière de vivre, ils ont le teint extrêmement brun : il en existe cependant, et surtout des femmes, qui ont les yeux bleus et les cheveux blonds,

(1) Tels sont *salbun*, sable, de *sabulum* ; *plavo*, jaune, de *flavus* ; *slap*, cascade, de *lapsus* ; *vino*, vin, de *vinum* ; *lip*, aveugle, de *lippus*, etc.

preuve certaine qu'ils tirent leur origine du Nord. Leurs mœurs ressemblent fort à celles des autres nations civilisées, excepté, toutefois, parmi ceux qui habitent les montagnes. Ces derniers, vivant de brigandages, sont d'une excessive férocité.

« Leurs pillages, dit M. Fortis, tombent à l'ordinaire sur les Turcs: en cas de besoin cependant, ils n'épargnent guère plus les chrétiens. Entre plusieurs traits subtils et hardis de friponnerie, qu'on m'a racontés d'un de ces montagnards, il y en a un qui me semble caractéristique.

» Un pauvre homme, se trouvant à une foire dans une ville voisine, posa par terre un chaudron qu'il

venoit d'acheter, et en s'asseyant à côté, s'engagea dans un entretien sérieux avec un particulier de sa connoissance. Le fripon s'approcha et mit le chaudron sur sa tête, sans changer de situation. Le propriétaire ayant fini son entretien, et n'apercevant plus son chaudron, demanda à celui qui le portoit sur sa tête, s'il n'avoit pas vu quelqu'un emporter cet ustensile. « Non, répondit le fripon, je n'y ai pas fait attention : mais si, comme moi, vous aviez mis votre chaudron sur votre tête, on n'auroit point pu vous le voler. »

M. Fortis ajoute que, malgré ces friponneries et d'autres du même genre, un étranger peut voyager dans ce pays en toute sûreté; on ob-

tient facilement une escorte, et l'on est reçu partout avec hospitalité.

Le vol et le meurtre sont presque inconnus parmi ceux qui habitent les côtes. Les montagnes, comme on l'a dit plus haut, recèlent des hommes durs et féroces : c'est parmi eux que se trouvent les Haiducks, ces brigands qui sont l'effroi des voyageurs.

« Il ne faut cependant pas, dit M. Fortis, se trop épouvanter de ce danger. Pour voyager sûrement dans ces contrées désertes, le meilleur moyen est précisément de se faire accompagner par quelques-uns de ces *honnêtes gens*, incapables d'une trahison.

» Les Haiducks, continue le même voyageur, mènent une vie sem-

blable à celle des loups : errant parmi des précipices inaccessibles; grimpant de rocher en rocher, pour découvrir de loin leur proie; languissant dans le creux des montagnes désertes et des cavernes les plus affreuses ; agités par des soupçons continuels ; exposés à toute l'intempérie des saisons ; privés souvent de l'aliment nécessaire, ou obligés de risquer leur vie pour pouvoir la conserver, on ne devroit attendre que des actions violentes et atroces de la part de ces hommes devenus sauvages et irrités par le sentiment continuel de leur misère; mais on est surpris de ne les voir entreprendre jamais quelque chose contre ceux qu'ils regardent comme les auteurs de leurs calamités. Ils respectent les

lieux habités, et sont les fidèles compagnons des voyageurs. »

J'observerai en passant, que c'est pour cette raison que les voyageurs leur ont donné, assez improprement d'ailleurs, le nom de Haiducks. Cette dénomination se donne en Hongrie, aux guides qui dirigent dans les montagnes la marche des voyageurs. Les Haiducks de Hongrie passent en général pour mener une vie pastorale : il n'en est pas de même de ceux de l'Illyrie.

« Leurs rapines, dit encore M. Fortis, ont pour objet le gros et le menu bétail qu'ils traînent dans leurs cavernes; ils se nourrissent de la viande, et gardent les peaux pour se faire des souliers.....

» La faim chasse quelquefois ces

Haiducks de leurs repaires, et les rapproche des cabanes des bergers, où ils prennent par force des vivres quand on les leur refuse..... Le courage de ces gens est en proportion de leurs besoins et de leur vie dure. Quatre Haiducks ne craignent pas d'attaquer, et réussissent d'ordinaire à piller et à battre une caravane de quinze à vingt Turcs. »

Ces brigands sont poursuivis par une espèce de gendarmerie nommée *pandours*, organisée comme une milice locale. Lorsque les pandours ont pris un Haiduck, ils n'ont pas besoin de le garrotter, il suffit de couper le cordon de son ample culotte qui tombe sur ses talons, et l'empêche de prendre la fuite.

Outre l'impérieuse nécessité qui

peut les exciter au pillage, ils s'y livrent encore par principe de religion, en ne cessant de faire la guerre aux Turcs. Leurs prêtres eux-mêmes les encouragent à de tels excès.

On a donné depuis long-temps aux milices de la Croatie le nom de *pandours* sans que ce nom ait une signification bien déterminée : au reste, les pandours n'ont pas des mœurs moins féroces que les bandits qu'ils sont chargés de réprimer. Ils fournissent à la maison d'Autriche des troupes légères renommées par leurs rapines.

Les Morlaques sont implacables dans leurs vengeances; ils disent proverbialement : Qui ne se venge pas, ne se purifie pas. De même que les Tcherkesses du Caucase, ils

conservent avec soin les vêtemens sanglans d'un homme assassiné, jusqu'à ce que ses descendans aient tiré raison de cet outrage, ou qu'un des membres de la famille du meurtrier soit venu demander pardon la corde au cou : cette dernière circonstance est fort rare.

Ils ne sont point sujets à l'ivrognerie, ni à d'autres débauches effrénées. Quoique les jeunes filles jouissent d'un commerce très-libre avec les hommes, elles estiment beaucoup la pureté des mœurs. Rien n'est singulier comme de voir au sortir de l'église les femmes mariées et les filles recevoir les embrassemens des hommes ou des garçons qu'elles rencontrent. Mais on ne va guère au-delà de ces petites privautés. Une

jeune fille qui se perdroit de réputation n'auroit plus le droit de porter la toque virginale, c'est-à-dire un bonnet rouge auquel pend assez souvent un long voile. C'est ordinairement le curé qui la dépouille de ce signe d'honneur; un de ses parens lui coupe les cheveux, et la malheureuse est bientôt obligée de quitter le pays.

Les Morlaques sont constans dans leur amitié. Dès que deux personnes du même sexe ont contracté une liaison intime, et se sont donné les noms de *pobratimi* ou de *posestrina* c'est-à-dire, *demi-frère* ou *demi-sœur*, elles ne rompent jamais les liens qui les unissent.

Exerçant l'hospitalité la plus touchante envers tous les étrangers, ils

ont cependant quelque défiance des Italiens, qu'ils suspectent de mauvaise foi, comme le dit naïvement Fortis(1). Lorsqu'ils veulent annoncer qu'on ne peut s'en rapporter à la parole de quelqu'un, ils se servent de ce proverbe : *Passio-viro, Lanzmanzka-viro*, foi de chien, foi d'Italien.

Je ne sais s'ils ont beaucoup de sujets de se défier, soit des Italiens, soit des autres peuples; mais ils devroient bien aussi se mettre en garde contre une foule de charlatans qui abusent de leur penchant à la superstition, et leur enlèvent le

(1) *Le replicate sperienze ch' essi anno avuto degl' Italiani, anno fatto passare in proverbio fra loro nostra mal fede.*

fruit de leurs économies. Les prêtres leur vendent toutes sortes d'amulettes pour les préserver des sorciers; et ce commerce est si avantageux aux curés, qu'ils se gardent bien de les détromper sur ces prétendus maléfices. Ainsi les soi-disant sorciers, et ceux qui se chargent de les conjurer par leurs exorcismes, s'entendent à merveille pour se partager cette espèce d'impôt sur la crédulité.

Leurs médecins ne les mettent pas moins à contribution.

Les habitations des Morlaques sont semblables à celles des Liburniens, mais un peu moins propres. L'intérieur en est d'une noirceur affreuse, parce qu'on n'a pas d'autres luminaires que des torches de

sapin ou d'autres bois résineux qui répandent une épaisse fumée. Sur les côtes de la mer, les cabanes, *kucha*, sont en pierres; mais sur les montagnes on ne voit que de misérables huttes de bois, divisées en deux parties, l'une pour les hommes, l'autre pour le bétail.

Partout où l'on cultive la vigne, on pratique dans le roc vif des celliers, que l'on divise ensuite en deux ou trois chambres, avec une étable. Les églises ne sont pas mieux tenues que les maisons; il y règne une pauvreté et une malpropreté extrêmes. Ceux des prêtres qui se mêlent d'exorcismes sont les plus estimés, et se font un honnête revenu.

L'industrie a fait peu de progrès

parmi cette nation. Dans les montagnes on mène une vie purement pastorale, et l'agriculture y est fort négligée, la rudesse du climat ne permettant guère d'espérer d'autres produits que le seigle et l'avoine. Les bestiaux que l'on élève sont en général des chèvres et des moutons, parce que les montagnes calcaires produisent des plantes sèches et aromatiques, ce qui rend la chair des animaux d'autant plus savoureuse et plus nourrissante.

Partout où il se trouve des bois, on fabrique des planches, des courbes et autres objets nécessaires à la construction des barques, et on les envoie dans les petites villes maritimes.

Dans la partie basse du pays,

près des côtes de la mer, on recueille du maïs et d'autres grains : cependant la culture de la vigne, et ensuite la pêche, sont le principal objet des occupations des habitans.

La pêche du thon ne laisse pas d'être curieuse. Pour attirer sur le même point un grand nombre de ces poissons, on place à peu de distance du rivage des échelles longues de six brasses et plus, tellement disposées qu'elles s'élèvent obliquement au-dessus de la surface de l'eau. Un homme placé sur chacune de ces échelles, avec un sac rempli de grosses pierres, épie le passage des thons. Lorsqu'il en aperçoit quelqu'un, il lance une pierre de telle façon que le poisson effrayé

prend la fuite du côté des filets. La situation de ces pêcheurs est fort critique ; on en voit une représentation fidèle dans le fond de l'estampe placée en regard. Si l'échelle se brise, ils tombent dans l'eau ; à la vérité ils sont tous bons nageurs, mais cette partie des côtes est hérissée de roches aiguës, où ils peuvent se faire beaucoup de mal. (*Voyez la planche*).

Les noces des Morlaques ont beaucoup de rapports avec celles des peuplades voisines. Lorsqu'il y a plusieurs filles dans la même maison, l'aînée se marie toujours la première, à moins qu'elle n'ait quelque infirmité, quelque défaut corporel qui la condamne au célibat.

Morlaque.

M. Fortis ne dit pas à cet égard tout-à-fait la même chose.

« Il est très-commun chez cette nation, dit-il, qu'un jeune homme natif d'un endroit très-éloigné fasse la demande d'une fille. Ces mariages se traitent entre les vieillards des familles intéressées, sans que les époux futurs se soient jamais vus.

» La raison de ces recherches lointaines n'est pas la rareté des filles dans le village ou dans les environs, mais le desir de s'allier à une famille étendue et renommée pour avoir produit des hommes courageux. Le père de l'époux, ou quelque parent âgé, vient demander la fille, *ou plutôt une fille d'une telle maison*, le choix n'étant pas à l'ordinaire déterminé d'avance. On lui montre toutes

les filles de la maison, et il choisit selon son goût, *quoiqu'il respecte le plus souvent le droit d'aînesse.* »

On est en général peu difficile sur le choix du mari qui se présente. Il n'est pas rare qu'un Morlaque, à l'exemple des anciens patriarches, donne sa fille à l'un de ses valets ou au plus pauvre laboureur : « tant, dit M. Fortis, on fait peu de » cas des femmes dans ces contrées ! »

Les *svati* (c'est le nom qu'on donne aux amis qui accompagnent l'époux), sont ordinairement à cheval et bien équipés ; une queue de paon forme sur leur bonnet un élégant panache. Ils sont armés jusqu'aux dents, et ont l'air de se tenir sur leurs gardes, moins par nécessité que pour se conformer à

une ancienne coutume. Autrefois les mêmes débats qui, suivant la Fable, troublèrent les noces de Pirithoüs, par le combat des Centaures et des Lapithes, n'étoient pas rares parmi ces peuples. S'il se trouvoit plusieurs prétendans à la main d'une fille, ils se la disputoient en faisant assaut d'agilité, d'adresse ou de vivacité d'esprit, et souvent il en résultoit des scènes sanglantes. Il existe à ce sujet un ancien poëme illyrien sur les noces du vaivode *Janco de Sebigne*. Il avoit demandé en mariage *Jagna* de Témeswar. Les frères de son amante, après l'avoir enivré, lui proposèrent un jeu d'adresse, dont le résultat seroit la main de leur sœur s'il gagnoit, ou sa mort s'il perdoit.

« En premier lieu, dit le poëme, ils plantèrent en terre une lance, dont la pointe étoit surmontée d'une pomme, et lui dirent en souriant : Janco, cette pomme te servira de but ; si ta flèche ne peut la percer, ta tête tombera pour prix de ta témérité. »

Janco réussit dans cette épreuve ; on lui en proposa deux autres. On lui ordonna de franchir d'un seul saut neuf chevaux placés devant lui. Enfin, il étoit obligé de reconnoître sa future entre neuf filles voilées. L'usage permettoit au futur de se faire remplacer par quiconque voudroit courir les chances terribles du défaut de succès. Zéculo, son neveu, fit les épreuves à sa place. Il franchit, en effet, les neuf chevaux. La

troisième épreuve étoit la plus difficile ; Zéculo s'en tira avec beaucoup d'habileté. Amené devant les neuf jeunes filles, il étendit par terre son manteau, y jeta une poignée d'anneaux d'or, et dit d'une voix terrible :

« Approche et ramasse les bagues, ô toi vierge aimable qui est promise à Janco. Si une autre ose avancer la main, d'un seul coup de cimeterre je lui abattrai à la fois la tête et le bras. »

Ce propos peu galant effraya huit des jeunes filles ; mais la prétendue de Janco n'hésita pas ; elle ramassa les anneaux, et Zéculo la découvrit par cet ingénieux artifice.

On voit encore de grossiers basreliefs, qui représentent des usages de ce genre.

On observe, après la bénédiction nuptiale, une cérémonie qui étoit en usage chez les Romains. On présente à l'épousée une corbeille ou un crible, remplis de noix ou d'amandes; elle en distribue d'abord aux svati, puis jette le reste aux assistans, afin de témoigner que le superflu régnera dans sa maison.

Le premier jour, la fiancée mange à une table particulière, avec les *diveri* et les *stachés*, qui sont les garçons qui la servent; le marié mange avec les *svati* et les *starisvati*, ses compagnons. Le repas est l'inverse de la marche suivie dans nos festins; on commence par les fruits et le fromage, et on finit par la soupe. Les femmes sont rarement invitées; si elles font cependant

partie des convives, elles doivent manger à des tables à part.

Parmi les viandes entassées avec prodigalité, dit M. Fortis, se trouvent des chevreaux, des agneaux, de la volaille, et quelquefois du gibier; mais on sert rarement du veau, et l'on n'en voit jamais chez les Morlaques qui n'ont pas adopté des mœurs étrangères. Cette aversion pour le veau vient des temps les plus reculés, et déjà Saint-Jérôme en fait mention : *At in nostrâ provinciâ scelus putant vitulos devorare.*

Les noces durent plusieurs jours, on leur donne le nom de *zdravizze*, d'où est dérivé, selon M. Fortis, le mot italien *stravizzo*, qui signifie régal.

Tous les matins on présente à

chaque convive, pour se laver, une cuvette au fond de laquelle il doit laisser quelque monnoie.

Cet argent est pour la mariée. Elle se fait encore une petite somme en s'emparant des bonnets, des couteaux des convives, ou d'autres objets qu'ils sont forcés de racheter. Chacun des gens de la noce lui fait aussi quelque don volontaire, et sa dot qui ne consiste d'ordinaire qu'en ses habits et une vache, reçoit ainsi une augmentation.

Après le repas on danse, et l'on chante des chansons qui ont rapport à des divinités païennes dont le christianisme n'a pu encore étouffer le souvenir.

Le premier jour, lorsque l'heure de coucher l'épouse est arrivée,

c'est le *kuum* qui se charge de ce soin. Il la conduit dans l'étable qui sert ordinairement de chambre nuptiale, fait sortir le stachès, les deux *diveri*, et reste seul avec les nouveaux mariés. C'est en présence du *kuum* que la mariée détache sa ceinture, et doit se déshabiller jusqu'à la chemise : ensuite, il la met au lit, et dit adieu aux époux. Dans quelques cantons il enlève avec son épée, avant de partir, la couronne virginale.

Un des *svati* ou le *kuum* reste à la porte et tire quelque temps après un coup de pistolet. Les autres *svati* y répondent par une décharge générale de leurs armes.

Le *kuum* devient une espèce de parrain que la mariée doit avoir par la suite en continuelle vénération :

il a droit, et est même tenu de l'embrasser partout où il la rencontre.

Quoique le stachès et les deux *diveri* n'aient pas pu faire autrement que de quitter la jeune mariée, cependant on feint de leur en faire un crime ; et pour les en punir, on les contraint à boire force rasades de *raffia* ou d'eau-de-vie.

« Le jour suivant, dit M. Fortis, la jeune femme dépose le voile et le bonnet, et assiste, la tête découverte, aux repas des *svati*, où elle est obligée d'écouter les équivoques les plus grossières et les plus mauvaises plaisanteries que les convives enivrés, secouant dans cette occasion le joug de la décence, se croient permis de lui adresser. »

Une coutume plus bizarre sans doute, est celle qui précède le départ de la mariée de la maison de ses père et mère. Ceux-ci, en remettant leur fille à leur gendre, font une exagération grotesque de ses mauvaises qualités : « Tu as tort, lui disent-ils, de prendre ce mauvais sujet ; mais si tu veux absolument t'en charger, apprends qu'elle ne vaut rien, qu'elle est obstinée, capricieuse, etc. » Jusque là il n'y a pas de mal, puisque ces mauvais complimens sont *de style ;* mais la réponse du mari est peu édifiante, parce qu'on sait que MM. les Morlaques ne sont pas hommes à manquer à de tels engagemens. « Hé bien, dit le marié à son épouse, si tel est votre caractère, je saurai vous

mettre à la raison ; et je vais d'avance vous faire connoître la force de mon bras. » A ces mots il se met en devoir de la battre, et ne se borne pas toujours à des gestes menaçans. Ces manières brutales passent chez toutes les peuplades illyriennes, parmi les Russes eux-mêmes, pour une preuve d'amour ; leurs femmes aiment mieux être battues que *négligées*.

« En général, dit M. Fortis, les femmes morlaques, comme les insulaires, excepté les femmes des villes, ne paroissent pas fâchées de recevoir des coups de bâton de leurs maris, et quelquefois même de leurs amans. »

Dans les environs de Dernisa, la nouvelle épouse est obligée, durant

la première année de son mariage, de recevoir les embrassemens de tous les hommes qui viennent voir son mari. Après cette année révolue, on les dispense de cette politesse, ou plutôt les hommes eux-mêmes sont fort aises de s'en dispenser; car elles sont d'une saleté et d'une puanteur insupportables. Il n'y a là-dessus qu'une voix parmi les voyageurs.

« Les femmes de tous ces pays, dit M. Cassas, sont extrêmement sales : abandonnées de leurs maris comme des bêtes de somme, elles doivent souffrir tous les malheurs, et faire tous les ouvrages possibles. »

Après quelques années de mariage, un Morlaque du bon ton ne daigne plus admettre sa femme *aux honneurs de sa couche*. La pauvre

malheureuse est obligée de dormir sur le plancher, et ne sauroit partager la botte de paille où repose son tyran. Celui-ci rougit même d'avoir une telle compagne.

« Quand les hommes, dit monsieur Fortis, nomment une personne du sexe devant des gens respectables, ils se servent toujours de la formule usitée aussi parmi nos paysans quand ils veulent parler de l'animal le plus vil, ou présenter quelque idée dégoûtante, *Sauf respect.* Ceux qui sont plus galans, disent en parlant de leur moitié : *Da prostite, moya xena ;* c'est ma femme, passez-moi le mot. »

Quand ces femmes deviennent

grosses, elles ne prennent aucun ménagement ni pour elles-mêmes, ni pour leur fruit ; et telle est cependant leur bonne constitution, que les fausses-couches sont fort rares. Arrivées au terme de la grossesse, elles se retirent dans quelque endroit écarté, par exemple, dans une étable, et sont trop heureuses si quelque voisine vient leur prêter son assistance. Souvent elles accouchent seules en plein champ : dans ce cas, elles se délivrent elles-mêmes, vont laver l'enfant au premier ruisseau, le portent chez elles, et reprennent le lendemain leurs occupations ordinaires, comme si rien ne leur étoit arrivé. Cette coutume de laver les jeunes Illyriens dans l'eau froide, étoit universelle parmi les

anciens habitans de l'Italie. Témoins ces vers d'un poëte célèbre :

Durum à stirpe genus, natos ad flumina primùm,
Deferimus, sævoque gelu duramus et undis.

Ces petites créatures, à peine enveloppées de quelques haillons, se traînent à genoux au bout de trois ou quatre mois. Une éducation aussi rude ne contribue pas peu à les rendre robustes, et à les endurcir contre les plus grands froids.

Les mères allaitent leurs enfans jusqu'à ce qu'une nouvelle grossesse les force d'interrompre, et si elles demeuroient quatre ou cinq ans sans devenir enceintes, elles ne penseroient pas à sevrer leur nourrisson.

« Cette coutume, dit encore M. Fortis, rend croyable ce qu'on

dit de la longueur de leurs mamelles, longueur qui leur permet d'allaiter leurs enfans par-dessus l'épaule ou par-dessous le bras. »

Les jeunes garçons restent jusqu'à l'âge de quatorze ou quinze ans, vêtus d'une simple chemise, même par les plus grands froids. Ils prennent très-tard des culottes. Les Bosniaques, leurs voisins, ont le même usage, mais ce n'est pas seulement par goût, c'est pour échapper le plus long-temps possible au *karatz* ou capitation que leur imposent les Turcs. Cette capitation ne se règle point par la date de la naissance, mais par l'époque où le jeune garçon prend des culottes; c'est alors seulement qu'il est censé en état de gagner sa vie.

Le baptême se fait à peu près comme chez les autres Illyriens. A l'occasion d'un accouchement, et surtout de la naissance d'un premier enfant, tous les parens, tous les amis envoient au père et à la mère des comestibles dont se compose un grand régal appelé *babiné*. Il n'est permis à l'accouchée d'entrer dans l'église qu'après un intervalle de quarante jours, et lorsqu'elle a été purifiée par la bénédiction du prêtre.

L'éducation que les Morlaques donnent à leurs enfans est très sévère. Ils les forment de bonne heure à faire de longues marches, à supporter les privations et les inclémences de l'air.

A la guerre, les Morlaques sont d'excellentes vedettes. Ils restent

embusqués dans la même position sans se trahir par le plus léger mouvement. Ceux de ces hommes qui vivent de brigandages ont un moyen singulier de tromper les malheureux voyageurs. Ils arrangent dans un buisson leur toque rouge et l'espèce de schall rayé qui leur sert de manteau comme s'il y avoit un homme en embuscade dans cet endroit. A l'aspect du mannequin, le voyageur s'imagine voir un véritable Morlaque, prend pour l'éviter une direction opposée, et par ce soin même tombe au pouvoir de son ennemi, qui a calculé d'avance la route que lui feroit prendre la frayeur.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME 1er.

Religion des Illyriens en général.	pag. 1
Habitans de Geilthal, ou Silauzi.	5
Habitans de la Carniole.	17
Istriens.	52
Japides.	72
Les Dolenzi.	84
Les Wipaches, ou Vipauzes.	91
Les Gostchéens, ou Hotzhévariens.	98
Liburniens, ou Liburnzi.	113
Morlaques.	119

Avis au Relieur, pour le placement des gravures.

TOME PREMIER.

Slavon, Wende, Illyrien.	*frontispice.*
Homme de Geilthal.	pag. 5.
Femme de Geilthal.	13
Femme de Krainska, ou de la Carniole.	45
Femme d'Istrie.	54
Femme Japide.	82
Femme d'un Wipacker.	89
Femme Gotschéenne.	102
Liburnienne.	113
Liburnien.	117
Morlaque.	136

TOME II.

Femme Morlaque. Morlaque marié. *frontispice.*
Femme Morlaque. pag. 14
Femme Croate. 25
Femme Uscoke. 37
Uscoke. 38
Autre femme Uscoke (*coiffée d'un chapeau*). 48
Habitans de Juppa. 71
Likanien. 72
Likanienne. 84
Dalmate. 86
Femme Dalmate. 100
Habitans des Bouches du Cattaro. 104
Sabioncelline. 113
Recteur de la république de Raguse. 125
Monténégrin. 127
Femme de Canali. 128
Slavonne. 142
Clémentinien. 151
Clémentinienne. 157
Rascienne. 159